

Récits privés de la biodiversité en ville : usages et réalités au cœur d'un îlot de jardins nantais

Hugo Dreyer

▶ **To cite this version:**

Hugo Dreyer. Récits privés de la biodiversité en ville : usages et réalités au cœur d'un îlot de jardins nantais. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-01803552

HAL Id: dumas-01803552

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01803552

Submitted on 30 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License



A travers le récit d'observations, d'expérimentations, et d'enquêtes : immersion au coeur d'un îlot de jardins de ville, à la découverte de ses mécanismes socio-écologiques.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AUX DROITS D'AUTEUR

RÉCITS PRIVÉS DE LA BIODIVERSITÉ URBAINE

usages et réalités au coeur d'un îlot de jardins nantais

Hugo Dreyer
Mémoire de Master
ensa nantes - 2017

Les mauvaises herbes d'un lotissement sont porteuses du même enseignement écologique qu'un séquoia.

Aldo Leopold,
Almanach d'un comté des sables

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sous la direction de Frédéric BARBE
dans le cadre du séminaire *Questionner la transition socio-écologique*

Remerciements

à Frédéric Barbe et son goût de l'exploration,
à Laura, soutient indéfectible dans les moments de doute,
à mes colocs, à mes amis, ma famille
et mes voisins qui ne se doutent toujours de rien...

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«Un jardin est un terrain, généralement clos (gart signifie clôture en germanique) où l'on cultive des végétaux utiles (pour l'alimentation par exemple) et/ou d'agrément. C'est un espace qui accompagne l'habitat et qui constitue généralement un espace intermédiaire aménagé entre la rue et la maison (Lévy et Lussault 2003). La clôture qui le définit ordinairement permet de marquer visiblement cette séparation entre l'espace privé et l'espace public. Les jardins présentent un double intérêt du point de vue de la gestion de la diversité du vivant : ce sont d'une part des réservoirs potentiels d'espèces et de milieux intéressants (Gaston et al. 2005a, Marco et al. 2010, Smith et al. 2006), et d'autre part des lieux fortement investis par les habitants (Bhatti et Church 2000, Frileux 2013, Loram et al. 2011, Marc et Martouzet 2012). Ce sont des espaces de contacts privilégiés entre ces habitants et la biodiversité. En ce sens, les jardins privés peuvent participer de l'investissement des citoyens dans la construction de la gouvernance de l'espace urbain. »

Mathilde Riboulot-Chetrit, Les jardins privés : de nouveaux espaces clés pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ?

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

Introduction ____ ***8***

Préambule ____ ***12***

La coloc' 12

Une maison avec jardin 12

Contextualisation 14

La crémaillère des voisins 24

Le jardin 24

Genèse 26

Le potager 27

Portrait #1 : Terton, « ni dieu ni maître » 30

Fevrier ____ ***37***

Premiers aménagements 38

Portrait #2 : Chanel 40

Courtes notes #1 42

Mars ____ ***45***

Teddy 46

Marina, sponsor officiel 49

Courtes notes #2 50

Grand Angle #1: Naissance d'une communauté 51

Grand Angle #2 : Les fleurs de Nantes 55

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Avril ___ ***59***

Premiers contacts 60

Grand Angle #3 : Question de posture 62

Rencontre habitante #1 : Les oiseaux de monsieur Vannier 66

Courtes notes #3 70

Portrait #3 : La stratégie de la tourterelle 72

Rencontre habitante #2 : « Une bonne teuf, ça rapproche » 74

Mai ___ ***79***

Courtes notes #4 80

Rencontre habitante 3 : Régine & Pierre 82

Portrait #4 : Mille à la maison 84

Juin ___ ***89***

Portrait #5 : Le label Hérisson 90

L'homme des jardins sort en juin 92

Courtes notes #5 93

Juillet & Août ___ ***95***

Summer garden 96

Grand Angle #4 : Question de posture 98

Le syndrome de la tonte compulsive 102

Septembre ___ ***105***

Le jardin nourricier 106

Portrait #6 : Les chiens de gouttière 110

Octobre ___ ***113***

Grand Angle #5 : Quelle place pour les liminaires ? 115

Enquête sociologique : la réalité du terrain 118

Grand Angle #6 : La métropole et les cœurs d'îlots 120

Conclusion ___ ***125***

Bibliographie ___ ***129***

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

L'intérêt pour la biodiversité urbaine est en plein essor. Encore très peu abordée à la fin du XX° siècle en France, sa gestion au sein des territoires métropolitains est devenue un enjeu de taille pour des politiques publiques confrontées à une urbanisation débridée. Les populations se rassemblent de plus en plus dans les villes – les grandes plus encore – et le besoin de « *maintenir la biodiversité proche du citoyen*[1] » devient urgent.

On commence dans un premier temps à s'intéresser aux potentiels écologiques des villes au travers d'études portées en grande partie sur les espaces ouverts et de grande taille, ou des espaces verts publics. Des écologues, naturalistes et quelques chercheurs parviennent à porter au cœur des villes la question à mesure qu'elle devient transdisciplinaire, comme c'est le cas à Rennes en 2003 avec le projet d'Écologie Rurale et Urbaine (Ecorurb), qui réunit écologues des mondes animal et végétal, biologistes, géographes, climatologues et sociologues, entre autres. C'est que les villes dévoilent un potentiel écologique largement sous-estimé. En effet, la faune et la flore se développent en milieux urbains, et ce malgré l'idée presque immuable d'une opposition entre nature et urbanité.
Pendant très longtemps, la sociologie et l'écologie urbaine n'ont pas échappé à cette dissociation.

Bastien Lanaspeze nous rappelle que la notion d'écologie urbaine est née en même temps que la première école de sociologie américaine, créée à Chicago dans les années 20. Robert Park, qui s'intéressait à la répartition des classes sociales dans la ville, calque son approche sur des méthodes développées vingt ans plus tôt en botanique. La répartition des hommes est alors suggérée

1 *RIBOULOT-CHETRIT, Mathilde. « Les jardins privés : de nouveaux espaces clefs pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? »*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

en analogie à celle des plantes sur une colline, l'espace urbain devenant «un cas particulier d'espace naturel».

Seulement le rapprochement théorique entre les deux milieux s'arrête là. Les sociologues de Chicago vont élaborer une pensée qui n'inclue aucun élément vivant non-humain, et dans laquelle la question de la nature en ville est inexistante.

« Comme c'est classiquement le cas en sociologie, les sociétés humaines semblent suspendues dans un monde purement humain, sans terre ni ciel, sans plantes et sans animaux. »

Il en va de même pour les premiers grands travaux d'écologie urbaine contemporains, qui considéraient la nature comme quelque chose d'exclusivement non-humain[2].

Mais les métropoles contemporaines, de par leur expansion, leur densification et leur quête permanente pour une valorisation de leur cadre de vie, n'échappent plus à la question de la nature en ville. Certaines se découvrent de véritables potentiels écologiques, sociaux et culturels insoupçonnés, à travers le travail de ces nombreux acteurs qui tend à démontrer dans un premier temps l'immuabilité de la biodiversité urbaine, et dans un second temps ses bienfaits (Philippe Clergeau France culture).

Car la ville peut offrir quelque chose d'encore plus subtil que les vastes espaces sauvages et vierges : un entremêlement d'interactions viables, voire productives, entre l'humain et le non-humain, au sein d'espaces et d'interstices aux qualités spécifiques et multiples.

Parmi ces interstices, plus petits en superficie que les parcs, mais pourtant largement supérieurs en nombre et en surface totale, il y a les jardins privés. En France, ces espaces couvrent plus de 2 % de la superficie totale du territoire national, soit quatre fois plus que la superficie de toutes les réserves naturelles réunies (Bismuth et Merceron 2008). Ils couvrent aussi un vaste répertoire de richesses écologiques, et ce notamment en raison de l'influence d'un acteur déterminant : l'habitant. Ses pratiques et usages multiples, souvent invisibles car hors d'atteinte depuis l'espace public, ainsi que sa cohabitation avec une nature multiforme, sont à même de combler du moins en partie, ce « chiasme de

2 *LASPANEZE, Baptiste. Ville sauvage : Marseille - Essai d'écologie urbaine.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

l'écologie urbaine », qui, comme l'a illustré Lanaspeze, a perduré jusque dans les années 90 avec d'un côté les sciences humaines et de l'autre les sciences naturelles.

Ce travail de mémoire est l'occasion pour moi, en abordant le thème du jardin privé, de poursuivre cette réconciliation entre la sociologie et l'écologie urbaine. Mais il est aussi une initiation à l'observation. À travers le récit de ces observations, la recherche documentaire, l'expérimentation et l'enquête, je souhaite humblement mettre en lumière les jeux d'acteurs, les interactions et les modes de gouvernance au sein de territoires certes familiers mais encore trop peu explorés.

En quoi les pratiques et le temps investi dans le jardin impactent la biodiversité urbaine ? Y-a-t-il plusieurs manières de la favoriser ? Et d'ailleurs quel type de biodiversité ? Comment se manifeste-t-elle ? Le jardin peut-il être le vecteur de dynamiques sociales, autant qu'écologiques ?

Cet ouvrage est un journal de bord retraçant neuf mois d'immersion au cœur d'un îlot de jardins privés à Nantes. A travers mon investissement personnel dans l'un de ces jardins , je m'inclue dans mon terrain d'étude. Ce récit compile mes observations, ainsi que les étapes de mon expérimentation personnelle, sous forme de *notes*. Il est ponctué par les *portraits* d'acteurs non-humains qui ont croisé ma route, et explore au cours de *grands angles* les problématiques et phénomènes majeurs abordés au cours de cet apprentissage.
Ainsi, il tente de restituer un objet aux facettes multiples, s'imprégnant de différentes disciplines, de différents angles de vue, dans le but de traduire la richesse et la complexité des échanges et des mécanismes qui peuvent opérer au sein des jardins privés.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PRÉAMBULE

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LA COLOC

Alice, 23

Enzo, 25 — Malo, 23
remplacé en juillet

Ester, 23

Marina, 26

Mégane, 23 — Kevin, 25
sous-location estivale

Romain, 28

Hugo, 25

Amauric *propriétaire*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

UNE MAISON AVEC JARDIN

Certains de nous avaient déjà fait l'expérience de la colocation. Alice et Mégane avaient vécu ensemble en appartement deux ans auparavant, Marina et Ester avaient découvert la vie en communauté durant leur année d'erasmus, et j'avais déjà passé un an en compagnie de Romain et Enzo. C'est avec les deux compères que je goûte pour la première fois aux joies de la maison nantaise, en 2014. Située dans un de ces quartiers résidentiels qui ceinturent les abords du centre ville, elle était accompagnée de son jardinet. Nous n'y sommes restés qu'un an avant de rendre la demeure à ses propriétaires et de partir à l'étranger, mais nous avions déjà réalisé les atouts et le potentiel de « la petite chambre verte ». Mal exposé, cerné de toutes parts de grands murs et de grillages recouverts de lierre, le carré d'herbe était cependant plein de ressources et servait tour à tour de salle à manger, salon, atelier, salle des fêtes, lieu de retraite ou chambre à coucher. La multitude d'usages que nous en faisions découlait de l'enthousiasme et de l'excitation liés au simple fait de posséder un jardin. Nous le voyons, le vendions à nos amis comme l'accessoire ultime du logement haut de gamme, venant apposer à notre bâtisse le sceau de « vraie maison de papa ». À nos yeux, une colocation d'étudiants dans une maison avec jardin relevait en quelque sorte d'une anomalie. Cela ne nous était pas destiné en premier lieu, il semblait que nous bénéficions d'une faille. Normalement, des jardins, on en connaît deux : celui de nos parents, dans lequel on grandit un temps, et celui qui parachève notre trajectoire de vie, dans lequel grandiront nos enfants. Nous avions piraté le schéma établi. Le fait de se retrouver avec cette chose que nous n'aurions pas dû avoir entre les mains, dans un contexte autre que celui auquel elle est habituellement destinée, était jouissif ; nous n'allions clairement pas nous servir du jardin dans les règles de l'art.

Cette parenthèse un peu folle nous a laissé quelques doux souvenirs et la certitude du bien fondé du jardin, quels qu'en soient les usages. Rattaché à notre logis, il possède cependant son écosystème propre, et ne répond pas aux mêmes codes, au même protocole, et incarne un interstice privilégié au sein de l'habitat, un lieu de promesses et de possibles.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONTEXTUALISATION

Nous sommes domiciliés rue de la Martinière, secteur Breil-Barberie. Notre nouvelle maison est située en second rideau d'un îlot résidentiel, elle est presque invisible depuis la rue. Ce secteur, accolé à la ligne de boulevards qui ceinturèrent Nantes au cours du XIX° siècle, est demeuré longtemps épargné par l'urbanisation en raison d'une concentration de grandes propriétés et domaines, puis par la tenue d'exploitations horticoles et de pépinières jusqu'au milieu du XX° siècle[1]. Petit à petit les parcelles se sont morcelées, les grands domaines se sont découpés. Les vestiges de ces seigneuries sont encore visibles çà et là. Dans notre rue, le Séminaire Saint-Jean abrite en son enceinte le château de la Sauzinière - ou *Saulzinière*. Le domaine de la Sauzinière s'étendait autrefois sur près de 300 hectares[2], de la rue Noire jusqu'au pont du Cens et était contenu entre les routes de Vannes et de Rennes. La baronnerie Le Lasseur, héritière du domaine jusqu'en 1896, est notamment à l'origine du percement du boulevard Le Lasseur réalisé en 1847. Charles Le Lasseur a d'ailleurs commencé à débiter son foncier en offrant l'emprise du boulevard à la ville, afin de le viabiliser. Ainsi, à l'aube du XX° siècle, on assiste au crépuscule des grands domaines du Nord de Nantes tels que Carcouët, Le Breil, La Close, Barberie ou la Gaudinière. Mais c'est la vente de la propriété des Le Lasseur qui va réellement ouvrir la voie à l'urbanisation du secteur. Urbanisation tardive donc, mais très rapide.

Un coiffeur me racontait que son salon, ouvert il y a plus de quatre-vingt ans au début de la route de Vannes, avait connu la construction de l'église Sainte-Thérèse et les déboires de son chantier, le premier tramway qui frôlait les murs, et très rapidement la densification. La barre du rond-point de Vannes, l'opération «*Parc des Anglais*» et, surtout, la cité du Breil arrivent au début des années 60. Le retour du tram en 2000 accompagne une effervescence immobilière qui voit champignonner les plots de logements collectifs de quatre ou cinq étages le long du boulevard Jean XXIII et de la route de Vannes.

Notre maison est située sur une parcelle qui est longtemps restée vierge de toute construction. Ce n'est qu'en 1986 qu'elle sort de terre, laissant ainsi penser à un rachat de foncier endormi. L'îlot atteint sa forme actuelle avec la destruction de la grande bâtisse de notable, située 34 boulevard Jean XXIII, et remplacée par un collectif en 2005.

1 La pépinière Becigneul a subsisté au bout de la rue des Hauts-Pavés jusqu'en 1954.

2 En comparaison, l'île de Nantes compte environ 337 hectares.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1923



1 *Rond-Point de Vannes*

2 *Ancien Château de la Sauzinière*

3 *Séminaire St-Jean*

4 *Future église Ste-Thérèse*

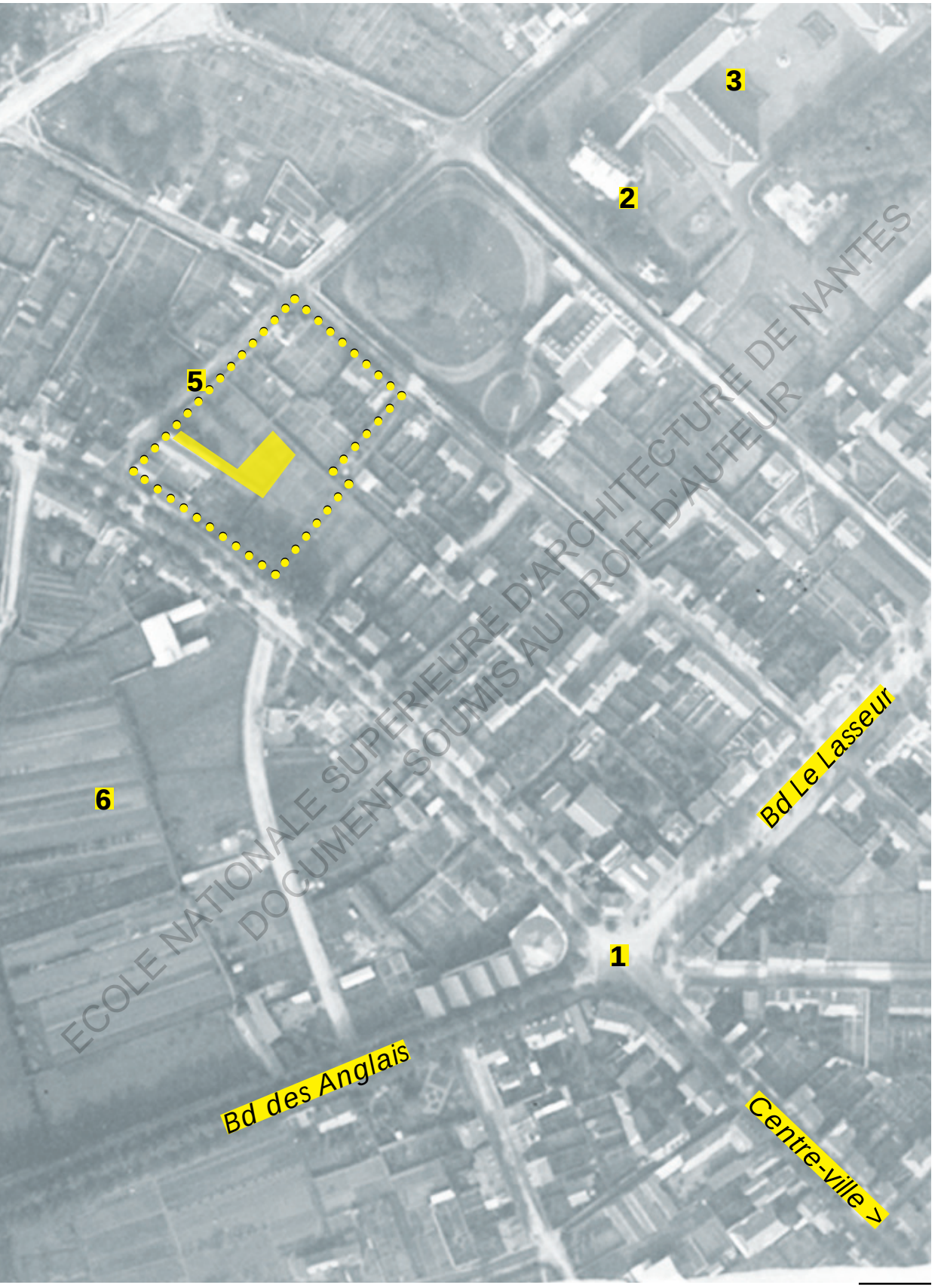
5 *Rue de la Martinière*

6 *Future Opération «Parc des Anglais»*

Ilot étudié & future parcelle

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Image : IGN



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1959

1 *Rond-Point de Vannes*

2 *Ancien Château de la Sauzinière*

3 *Séminaire St-Jean*

4 *Eglise Ste-Thérèse, fin de chantier*

5 *Rue de la Martinière*

6 *Future Opération «Parc des Anglais»*

Ilot étudié & future parcelle



Image : IGN

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1985

1 *Rond-Point de Vannes*

2 *Ancien Château de la Sauzinière*

3 *Séminaire St-Jean*

4 *Eglise Ste-Thérèse*

5 *Rue de la Martinière*

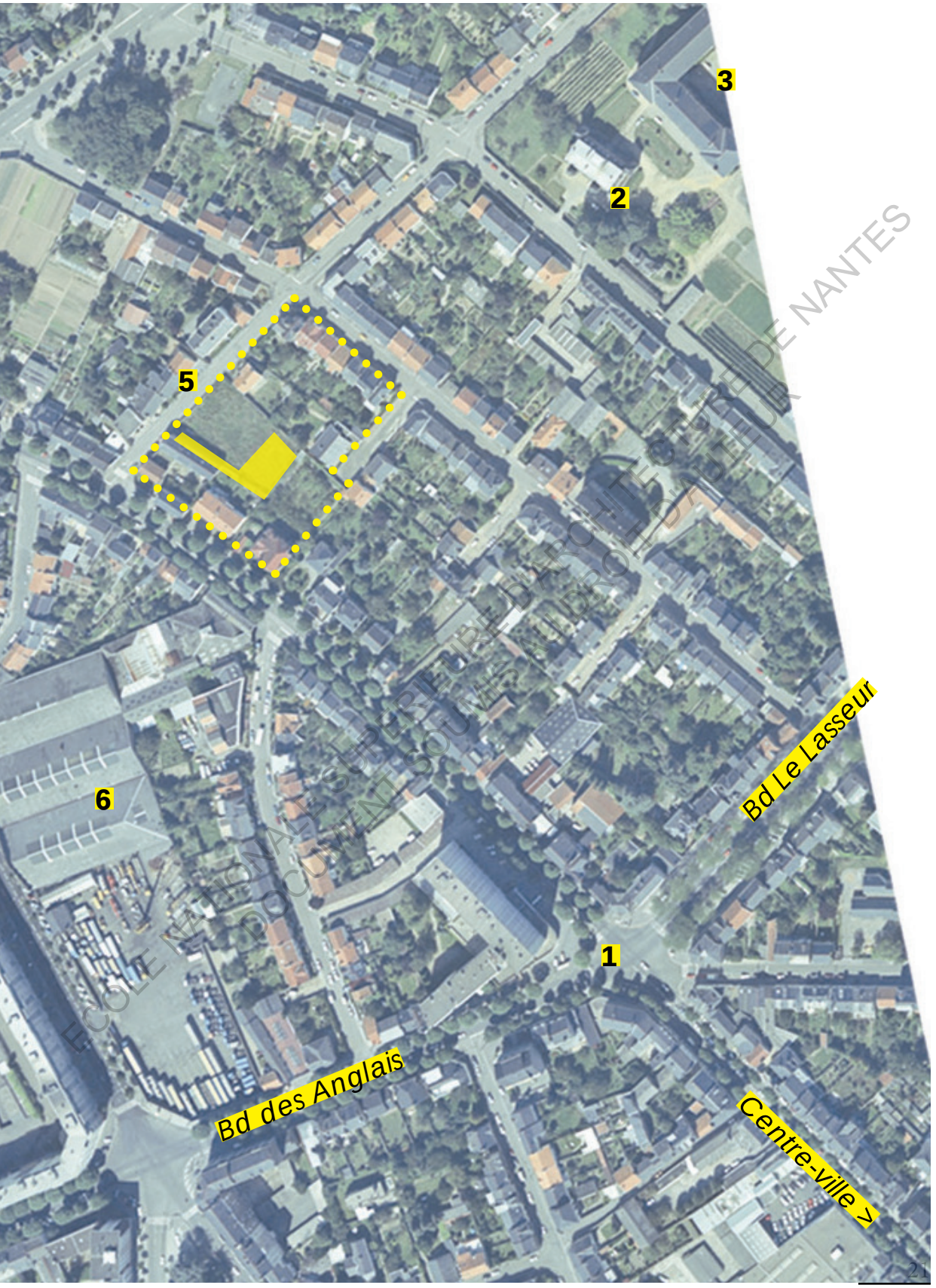
6 *Future Opération «Parc des Anglais»*

Ilot étudié & future parcelle



Image : IGN

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2009

1 *Rond-Point de Vannes*

2 *Ancien Château de la Sauzinière*

3 *Séminaire St-Jean*

4 *Eglise Ste-Thérèse*

5 *Rue de la Martinière*

6 *Opération «Parc des Anglais», achevée en 2003*

Ilot étudié, parcelle construite en 1986



Image : IGN

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



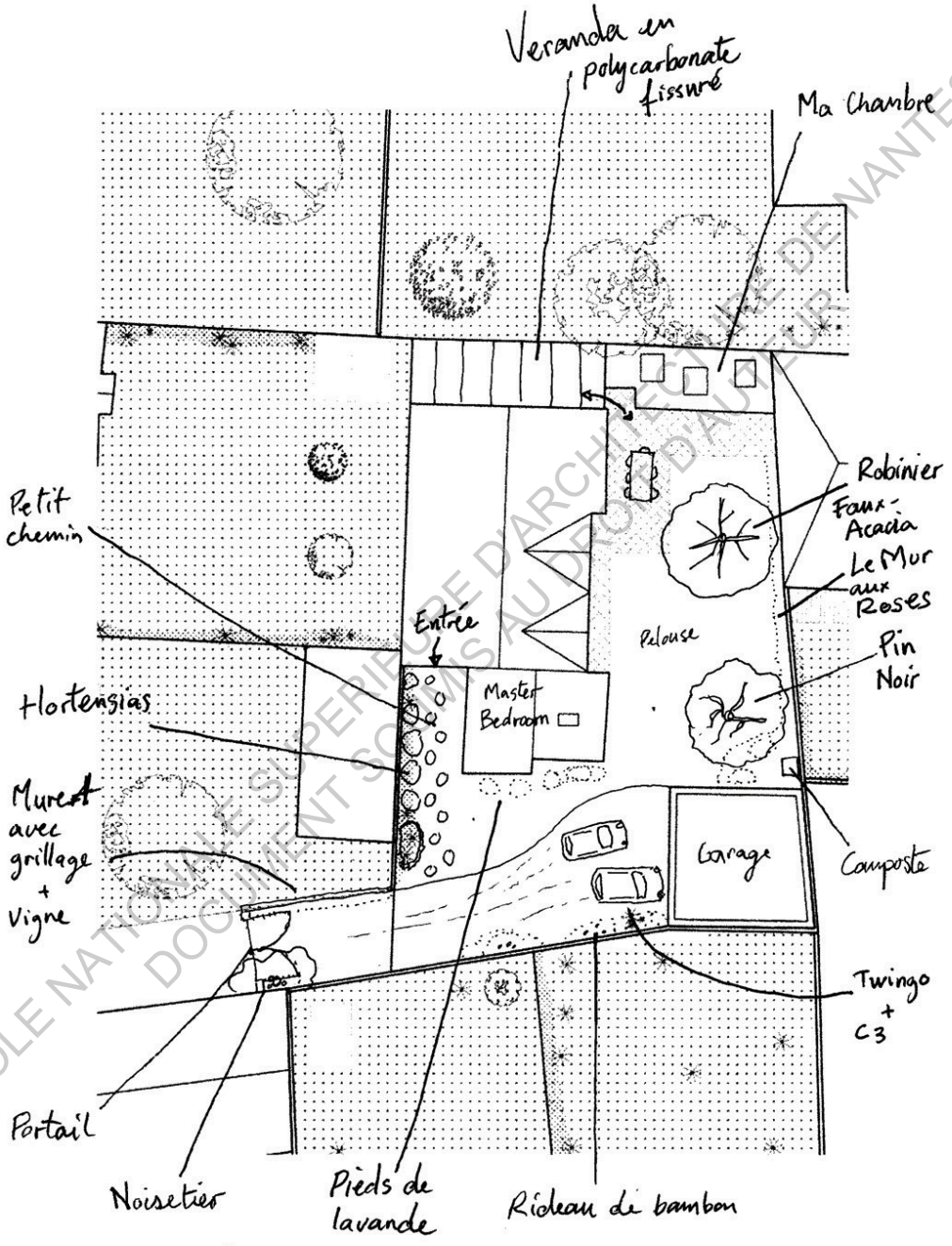
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE JARDIN

Notre jardin avoisine les 250m². Il est délimité au Sud par un vieux mur de pierres que nous appellerons le "mur aux roses". A l'Est, un autre mur de pierre plus récent, dans le prolongement du garage, vient rejoindre une très vieille longère. Celle-ci existait déjà lors de l'apparition des premières photos aériennes, et la grand-mère d'Ester y a même vécu !
Le portail se referme sur l'allée à mi-chemin, mais la parcelle cadastrale inclut l'entièreté de la voie, jusqu'au trottoir.
Le jardin regroupe trois principaux types de revêtements à savoir de la pelouse, une terrasse en carrelage et une allée en gravier gris. On y retrouve aussi les strates majeures de végétations. Les deux arbres de la pelouse, un robinier faux-acacia et un pin noir d'Autriche, ont été plantés à la fin des années 80. Il y a aussi un noisetier à l'entrée du portail. Viennent ensuite les plantes plus buissonnantes commes les lauriers, les bosquets de sauge, les hortensias, deux pieds de lavandes, un lila de californie. Il y a aussi de nombreuses grimpantes et envahissantes dont beaucoup de roses, de fougères murales, quelques bambous, la vigne de l'allée, des pieds de menthe...
Grâce aux nombreuses baies vitrées, le rez-de-chaussée de la maison communique étroitement avec le jardin, on totalise près de 7,5 mètres linéaires d'ouverture de plein. De manière plus générale, aucune vue ne donne sur l'extérieur de la parcelle, chaque porte, chaque fenêtre donne sur le jardin, c'est un constant tête à tête.
Amauric souhaite louer le petit garage séparément, «pour du stockage». Nous n'y avons donc pas accès. Les voitures de Marina et Ester ont cependant toute la place nécéssaire dans l'allée.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE JARDIN



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

GENESE

L'intérêt porté à la question des jardins privés découle d'un resserrement thématique engagé à partir de la réflexion sur la ville nature et les écologies urbaines.
L'agriculture urbaine m'a servi de portail d'entrée dans l'enrichissement de ma recherche. Le phénomène de renaissance de l'agriculture urbaine dans les villes occidentales est probablement trop peu établi, trop actuel pour permettre un recul suffisant, mais il m'a permis de me tourner par la suite vers la terre. Littéralement la terre des villes. Socle de toute vie, les sols des villes ont été peu à peu oubliés, dissociés du territoire urbain par plusieurs décennies de principes techniques, urbanistiques et sanitaires. Ces masses à présent enfouies sous une croûte de revêtements, circuits et autres réseaux, émergent pourtant spectaculairement, au cours de grands chantiers métropolitains et posent question. Les déplacements de terres excavées dispersent des volumes sur plusieurs territoires, séparés parfois de plusieurs centaines de kilomètres. Ces «sols en mouvement» ont été magnifiquement explorés par Germain Meulemans et Tibo Labat[1]. La question des terres urbaines et de leur devenir est restée longtemps en suspens, pour ne pas dire dans l'impasse, avant que je ne m'aperçoive, que je ne redécouvre, l'existence des jardins. Ils étaient pourtant juste "là". Présents dans les villes depuis l'antiquité mésopotamienne, leur nombre et la superficie qu'ils recouvrent sont en grande partie sous estimés par le fait qu'ils sont souvent peu ou pas visibles. Frédéric Barbe, mon encadrant de mémoire, m'a très vite suggéré le potentiel sociologique d'un tel terrain d'enquête.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 MEULEMANS Germain, LABAT Tibo. « Le Chantier comme enquête : Ce que les sols des villes font à l'architecture »

LE POTAGER

J'avais depuis quelques temps l'intention de m'essayer au jardin potager. J'en avais le souhait depuis mon séjour erasmus à Barcelone. Dans certains quartiers de la capitale catalane, les habitants maintiennent une culture du potager et ils sont rejoints par une jeune génération qui s'empare de cette pratique, souvent teintée de convictions politiques. La présence d'un jardin était d'ailleurs la condition *sinequanone* lors de mes recherches pour un nouveau logement. Le potager n'est pas l'élément central de ce projet, il est en revanche un fil conducteur qui me permettra de passer énormément de temps dehors. A travers le prisme du potager, j'ai pu rencontrer de nombreuses personnes, connaître les rudiments de botanique et biologie, exacerber mes sens, m'adonner à la contemplation, mais aussi et surtout observer les impacts d'une telle activité, autant au niveau écologique que sociologique. Une fois installé à la maison, je me suis penché sur la marche à suivre pour lancer mon potager.

Je n'ai aucune expérience sur laquelle m'appuyer, aucune culture du travail horticole. Aucun membre de ma famille n'a jamais eu de potager et je viens d'un milieu très urbain. A la rigueur nous récoltions des pommes et mirabelles, un peu de rhubarbe et quelques groseilles dans le jardin de ma grand-mère, qui vivait dans une petite ville d'Alsace. C'était avant tout des récoltes issues de sujets sauvages et totalement indépendants. Quant au petit jardin de mes parents, j'ai le vague souvenir de longues corvées de ramassage de noisettes, et de furtives cueillettes de petites framboises qui ne faisaient pas long feu, les soirs d'été. Quoi qu'il en soit, rien ne nécessitait un travail et un suivi réguliers, ou ne mobilisait de savoir faire transmis ou à transmettre.

Néophyte, j'ai tout à apprendre. Du moins je dois me familliariser avec les bases. Ne serait-ce que d'un point de vue lexical. L'horticulture, comme tout savoir faire séculaire, a développé un vocabulaire spécialisé. *Repiquer, éclaircir, endurcir, dormance, palisser* ou *marcottage* sont des mots bien exotiques et mystérieux pour le non-initié. Il faut aussi se familiariser avec certains aspects techniques. Que planter, où et quand? Quels types de sols? Quel matériel? Je me suis rapproché de l'association Kokopeli[2], dont le monumental recueil, semblable à un grimoire, rassemble plusieurs centaines de variétés de plantes potagères,

2 *GUILLET, Dominique. Les Semences de Kokopeli.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

des conseils de culture, ainsi que quelques feuilles au militantisme exacerbé et au penchant parfois mystique. J'ai évidemment consulté les communautés internets qui sont légions et traduisent un véritable dynamisme et une volonté d'échange et de partage. Je me suis même essayé à quelques applications pour téléphone. La plateforme communautaire *Pl@ntNet*, développée par «un consortium impliquant le Cirad, l'Inra, l'Inria, l'Ird, et le réseau Tela Botanica, dans le cadre d'un projet soutenu par Agropolis Fondation», établie une base de donnée participative dédiée à la reconnaissance des végétaux. L'application *Mon Potager* aide à l'organisation spatiale de la zone de culture en fonction des types de végétaux, élabore un calendrier et un tableau de suivi. J'ai aussi beaucoup suivi les vidéos didactiques de Damien Dekarz, jeune paysan varois, qui nous fait suivre ses expérimentations agro-écologiques au jardin du Grand Jas[3].
J'ai commandé une sélection de graines à l'association Kokopeli, ma soeur s'est aussi amusée à m'offrir un ensemble de graines «de légumes bizarres tout tordus».

L'observation du terrain et l'inventaire des ressources déjà disponibles sur place sont aussi primordiaux : le sondage de la pelouse montre une très fine couche de substrat (entre quinze et vingt centimètres) puis une sorte de grave épaisse et très compacte. La proximité du sillon de Bretagne induit un sol granitique en profondeur. Dans le jardin, il y a aussi un vieux bac à compost, laissé par les anciens propriétaires. Les strates inférieures y sont totalement décomposées et sont prêtes à l'emploi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LA CREMAILLERE DES VOISINS

Peu après notre emménagement, nous avons décidé de rencontrer les habitants du quartier. Alice a distibué des invitations à une «crémaillère de voisins» dans la rue de la Martinière et la rue Albert Calmette. Le weekend suivant nous avons pu rencontré une petite dizaine de voisins, curieux de rencontrer «le groupe de jeunes» venu s'installé dans ce quartier qui compte principalement des retraités ou des jeunes couples avec enfants. Certains habitants, absents pendant la semaine sont aussi passé nous rencontrer par la suite.

3 *DEKARZ, Damien. Permaculture, Agroécologie etc...*

C'était assez intéressant de réunir tout ce petit monde. Certains se rencontraient pour la première fois, d'autres se connaissaient de vue. Chacun nous a fait part de sa vision du quartier. «Un endroit très tranquille», peut-être mis à part les logements sociaux, à l'angle de notre rue et du boulevard, « ho oui, beaucoup de précarité...», j'entends dans un soupir.
Dans les jours qui suivent notre installation, nous faisons la connaissance d'un habitant bien particulier. Son importance est directement reliée au sujet de ce mémoire. Voici son histoire, premier portrait introductif à la chronologie de ce mémoire qui courra de fevrier à octobre.

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #1 : TERTON, « NI DIEU NI MAITRE »

Felis silvestris catus est un animal habile, car il est l'un des rares à avoir pu avec autant de succès domestiquer l'Homme. Les faits auraient eu lieu il y a environ 8000 à 10000 ans, dans la région du croissant fertile. Le lieu et l'époque coïncident exactement avec les débuts de l'agriculture, qui entraînèrent des regroupements massifs de rongeurs et oiseaux, constituant ainsi un garde-manger pourvoyeur d'une quantité phénoménale de nourriture. Les humains ont commencé à voir dans les chats un outil assez efficace pour la lutte contre ces nuisibles. Les chats ont sûrement dû voir en l'humain un formidable gardien de frigo, capable de leur assurer prospérité et abondance si correctement amadoué. La manœuvre tient du génie, et continue de faire ses preuves.
La position du chat dans la société semble se nourrir de beaucoup d'ambiguïté. Sans doute déjà parce que le chat domestique ne se différencie quasiment pas de sa forme sauvage *Felis silvestris silvestris*. En réalité, la distinction entre les deux termes *Felis catus* et *Felis silvestris silvestris* c'est faite au XVIII° siècle, avant le développement de la biologie évolutive. Depuis il a été reconnu que les deux populations n'étaient pas isolées l'une de l'autre sur le plan reproductif et se croisaient quand l'occasion se présentait. La classification s'est donc voulue plus subtile, et l'on parle maintenant de *Felis silvestris catus* en référence au chat domestique commun, c'est à dire une forme domestiquée de l'espèce silvestris silvestris. On pourrait presque dire que nos matous sont toujours des chats sauvages en perpétuelle domestication.
Pour ces raisons, considérer le rapport humain-chat à travers le prisme maître-domestiqué semble discutable tant le chat parvient souvent et magistralement à échapper à notre commandement. Et si l'on aime tant lui reprocher ses désobéissances, l'incompréhension est aussi de notre fait puisque l'on décrypte encore mal les signaux et intentions du chat, à l'inverse du chien qui semble beaucoup mieux user des codes humains de la communication.

« *Il est dit que les chats sont conscients de l'existence de Dieu, contrairement aux chiens. Les chiens pensent que les Hommes sont des dieux. Les chats savent que les Hommes agissent en tant qu'intermédiaires de la volonté de Dieu. Ils ne sont pas ingrats, ils savent mieux.* »[1]

1 *Kedi – Des Chats et des Hommes*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE DE L'AUTEUR

Depuis notre emménagement à la colocation, nous cohabitons avec un chat sans maître. Ou plutôt un chat qui a fait le choix de ne pas suivre ses maîtres. Impossible de donner un âge à ce grand félin de gouttière, même si avec son pas lent et son aspect tranquille, on l'imagine assez vieux. Terton le chat possède deux principaux signes distinctifs. Il a une tache de naissance dans l'iris qui peut faire croire à un strabisme, et la peau de son ventre pend allègrement, comme cela peut arriver chez certains chats castrés. Du point de vue des humains, Terton compte deux périodes distinctes dans sa vie : la première, quand il s'appelait encore Chupa et vivait avec les anciens propriétaires de la maison, et la seconde qui a démarré au cours du mois de septembre 2016, avec le nouvel alias qu'on lui connaît.

Rachetée par notre propriétaire en septembre 2016, la maison abritait auparavant une famille de 4 humains et 2 chats, Terton et son frère. Lorsque les anciens propriétaires emménagent à 1km de la maison, c'est la panique. Terton vit très mal le déménagement et s'enfuit aussitôt de la nouvelle maison. Nous sommes mis au courant de l'affaire et on nous demande de garder l'œil, mais rien. Aucun signe de vie du chat le long du kilomètre qui sépare les deux maisons. Ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard, aux alentours de 5h du matin, que résonnent sous la fenêtre de la chambre d'Alice les miaulements affamés du fugitif. Terton, heureux bien que très amaigri avait finalement retrouvé le chemin de sa maison chérie. Inutile de préciser que l'ensemble des colocataires tombe instantanément sous le charme du gredin. Mais voilà, les anciens propriétaires comptent bien le récupérer, et nous expliquent même que son frère est rongé par le chagrin. Le temps d'un weekend de récupération et Terton est de nouveau mis en boite. Ses maîtres ont l'air plutôt déconcertés. Ils le connaissent depuis la naissance, les enfants l'ont choyé toutes ces années, tous ne pensaient pas qu'un jour il les trahirait de la sorte. Mais voilà que le naturel revient en force et nous rappelle la nature très territoriale du chat, qui fait passer avant toute chose la préservation de son lieu de vie. En général, il ne s'aventure jamais trop loin de ses bases, mais en cas d'éloignement inopiné, sa capacité à retrouver son lieu de vie peut s'expliquer par l'odorat. Habituellement les chats se repèrent aux traces olfactives liées aux phéromones qu'ils déposent en frottant l'arrière de la mâchoire et la base de la queue. Mais dans le cas de Terton, le voyage aller s'est fait en voiture. Ce genre de cas relativement exceptionnel peut aussi s'expliquer par une certaine débrouillardise et une habitude certaine à évoluer en extérieur.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Avant que les anciens propriétaires ne quittent les lieux, une caisse hurlante posée sur la banquette arrière de la voiture, nous établissons de manière presque tacite un accord concernant la suite probable des évènements. Nous savions que le phénomène avait de grandes chances de se répéter. Le fugueur connaissait désormais le chemin. Nous leur avons confirmé que nous étions prêts à l'accueillir parmi nous s'il refusait définitivement de déménager, tout en proposant de répéter l'opération s'ils le désiraient. De leur côté, ils tentèrent un peu désespérément une ultime manœuvre en enfermant la bête récalcitrante dans leur nouvelle demeure « le temps d'une semaine ». Mais le weekend arrivé, il ne suffit que d'une nuit à Terton pour se retrouver hurlant dans la véranda (il y a une chatière qui lui donne accès à la véranda, sur laquelle donnent aussi ma chambre et celle de Romain).

N'ayant à aucun moment été consulté quant à cette étrange migration, Terton a choisi de privilégier son lieu de vie à ses humains de compagnie. Peut-être considérait-il que la qualité de cet environnement ne découle pas directement de cette présence humaine spécifique ? Peut-être que cette dernière lui apparaissait comme secondaire, non essentielle au maintien de son cadre de vie ?
Le questionnement de la domestication semble intervenir dès lors que l'animal opère ce choix de se détacher de son apprivoiseur, parce qu'il se sentirait dépendant non pas de ce dernier mais d'un territoire, impliquant donc d'autres facteurs de subsistance et de bien-être. À l'image de ce que l'on a pu constater dans l'antiquité, la présence humaine est souvent symptomatique d'un environnement favorable au chat. Il serait donc attiré par les effets de l'activité humaine plus que par l'humain en tant qu'individu[2]. Bien que le scénario du chat pris d'affection pour un humain ne soit en rien impossible, il semble cependant que nous soyons nettement plus faible sur le plan affectif que ne l'est notre boule de poil préférée. Le chat, quintessence du pragmatisme là où notre affect nous aveugle ?

Terton nous a apporté sa vision personnellement éprouvée de la maison et du jardin. Certes, il revenait définitivement sur ses terres, mais la présence d'un nouveau groupe de 7 humains inconnus a fortement impacté son environnement. Son comportement et ses automatismes dans la maison nous laissaient deviner une organisation fondamentalement différente des lieux. Sans qu'il comprenne pourquoi, des portes se retrouvaient régulièrement fermées

2 *Voir GRAND ANGLE // QUELLE PLACE POUR LES LIMINAIRES? , p.115*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

quand d'autres s'ouvraient, généralement sur des volumes presque inconnus. La chambre de Romain, autrefois « la chambre de l'étudiant » semblait être autrefois un repère privilégié du félin, tout comme les chambres à l'étage, qui devaient être les anciennes chambres des filles des propriétaires. La période d'acclimatation a duré quelques semaines, le temps de quelques compromis entre lui et nous. *Ne grimpe pas sur la table de la cuisine. D'accord pour celle du jardin. Ne crie pas derrière la porte de la cuisine si celle de la véranda est ouverte. Sors de la maison lorsque personne n'est là. Et ça ne sert à rien de te planquer dans le lit de Marina, on sait où te trouver.*
Véritable montagne de bienveillance, Romain est sans aucun doute le colocataire préféré de Terton dans la maison. C'est son ange gardien. Son compagnon de chambrée. Celui qui lui achètera toujours les meilleures croquettes. Si Romain a depuis longtemps un faible pour les chats, voire un désarmement total face à la bestiole, il serait injuste de nier un certain attachement affectif du côté de Terton...

Le territoire de Terton suit la logique de la plupart de ses congénères. Une tache d'environ 200m rayon avec au cœur la maison dans laquelle il dort et mange le plus souvent. Même s'il n'est pas très sportif, il passe les murs de jardin, les bosquets, les grillages et les bâtiments pour se frayer un chemin de ronde à travers son royaume. Il n'est pas rare de l'entendre trottiner sur mon toit de chambre en zinc, ou de le voir trôner sur le belvédère que lui offre la couverture plate du garage. Quelques balises permettent au souverain de signifier son droit de propriété, même pendant son absence, à l'image du faux acacia, et de son tronc passablement poncé par des années de griffures. Son comportement avec ses congénères voisins est assez difficile à analyser. Parfois tolérant vis à vis d'un semblable, il le sera nettement moins envers un autre. Ses choix ne nous apparaissent pas clairement mais l'on peut supposer une certaine diplomatie de terrain, où une forme de respect peut avoir son importance dans le rapport à l'autre. Si l'un empiète sur les plates-bandes de l'autre sans s'annoncer, la réaction peut se faire très violente[3]. De façon générale, la régence de son territoire, qu'il maintient fermement sous contrôle, rompt avec sa figure nonchalante et tranquille. Il n'y a qu'une fois où je l'ai vu assiégé, acculé jusque dans ses derniers retranchements, c'était lors de la visite d'une amie qui gardait deux jeunes chiens. Depuis le salon, j'aperçois d'abord Terton lancé comme un bolide en direction du

3 *On a pu le constater ave le cas "Chanel", p.40*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

faux acacia, puis derrière, trottant comme un benêt, un jeune berger allemand. C'est aussi la première fois que je voyais Terton grimper à un arbre.

Au début, nous avions élaboré un panier pour que notre nouveau compagnon puisse dormir dans la véranda. Même s'il a dû y passer quelques nuits, l'opération est globalement un échec, le panier prend la poussière et ce n'est pas demain la veille que Terton se fera dicter où dormir. Il a en effet tendance à changer régulièrement de zone de repos. Même s'il conserve certains points de chute comme la chambre de Romain (qui est en y réfléchissant la chambre de Terton avant d'être celle de Romain), ou le salon. Il n'est pas rare de le voir dans une chambre qu'on aurait laissé ouverte, sur un sac poubelle rempli de vêtements hors d'usage. Avec le retour de l'été, on l'a très souvent vu chercher la fraîcheur au pied du mur aux roses, sur une chaise haute ou derrière les tomates encore en pot.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FEVRIER



ECOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

PREMIERS AMENAGEMENTS

Fin fevrier, weekend ensoleillé et étonnamment chaud. Je m'attelle sur le tard à quelques travaux d'aménagement dans le jardin. L'objectif de l'opération est de permettre une zone de plantation en pleine terre. D'une butte en lasagne, plus exactement. Les espaces propices ne sont pas nombreux. Ce sera au pied du pignon Ouest, devant la chambre d'Alice (la master bedroom), où l'ensoleillement dure plus de 8h en période estivale. Le lieu convoité est occupé par deux gros pieds de lavande. En retirer un pour dégager de la place me paraît relever d'une gestion saine de la flore du jardin. Je ne comptais pas vraiment imposer les zones potagères en détruisant la végétation existante. À vrai dire, j'avais aussi un peu peur de la réaction du propriétaire, qui porte un regard parfois arrêté sur la question du jardin… Bref. Supprimer un pied de lavande sur deux me semblait la solution la plus diplomatique. Armé d'une paire de ciseau et d'un sécateur à haie (ce sont les deux seuls objets tranchants à ma disposition) je m'attaque à la taille du pied de lavande, qui se défend plutôt bien.

Cultiver sur butte est un moyen simple et efficace de contourner les effets d'une qualité de sol médiocre. Les quelques sondages faits aux abords de la maison ont montré une couche de terre très fine avec en dessous un mélange drainant de grave et de hérisson. Puis la couche de terre s'épaissie à mesure que l'on s'éloigne de la maison, formant une masse de terre compacte dans laquelle s'enracinent les deux arbres du jardin et une pelouse plutôt dégarnie. Comme je n'ai pas de terre disponible en quantité, je vais concevoir une butte en lasagne. Dans une butte en lasagne, il y a tout ce qu'il faut de matière organique pour créer son propre sol. Comme le sous-entend son nom, il suffit de superposer des strates de matière carbonée et de matière azotée. Le carbone, pour se dégrader a besoin d'azote. Alterner les couches successives de carbone et d'azote va permettre de déclencher rapidement le compostage, une montée en température, et l'arrivée d'une faune qui va travailler la butte. Dans les premiers jours le compostage est intense. Ensuite la butte va progressivement s'affaisser au fur et à mesure que la matière organique va se décomposer. Pour vulgariser : du carbone on en trouve dans tout ce qui est brun, sec et mort, tandis que l'azote est présent dans ce qui est jeune, frais et « vert ». Le bois mort, les feuilles sèches, la paille sont autant de sources de carbone. Quant à l'azote, les tontes fraîches et déchets végétaux en fournissent à foison.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'intérêt de la butte en lasagne, au delà de la régénération du sol (qui se fait toutefois sur le long terme), c'est de pouvoir rassembler de la matière organique disponible dans un rayon très proche, même –et surtout !- en ville, et d'accélérer un processus naturel. La butte agit comme catalyseur en faisant se rencontrer des éléments azotés et carbonés qui ne se seraient sûrement jamais rencontrés, ou alors peut-être pas avant plusieurs années. Ainsi, on peut très facilement trouver en ville tout le nécessaire. Pour ma première butte en lasagne, j'ai donc rassemblé tout le bois mort de mon jardin, les feuilles sèches, du carton, quelques vieilles bûches humides ainsi que de l'herbe coupée fraîche du matin et du compost vieux d'au moins un an.
Le seul élément manquant étant la terre, je suis allé en chercher au Jardiland de la route de Vannes. Terre végétale 40L, 11€.

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #2 : CHANEL

Chanel, c'est le chat des voisins. Il porte la même robe que Terton, de type "chat de gouttière tigré". Coloris mis à part, c'est son parfait opposé. Vif, léger et petit, curieux, nous avons affaire à ce qui semblerait être une cruelle différence d'âge. L'un a les yeux écarquillés, alertes, quand l'autre traine son regard de vieux fauve blasé.

Intrigué par le bruissement et l'agitation générés par la taille du pied de lavande, le petit prédateur s'était posté derrière moi. Après une phase d'observation digne d'un documentaire animalier, il saute sur la branche que je déposais par terre, avant de battre immédiatement en retraite, redoutant sûrement une contre-attaque. Le manège s'est répété tout l'après-midi. Car le prédateur n'est pas intrépide, et ne se laisse d'ailleurs pas approcher des étrangers. Devant ce vaste monde encore largement inconnu, se déroule dans le fort intérieur de Chanel un combat de tous les instants : il semble déchiré entre ses désirs de conquêtes et la peur de se prendre une baffe.

Cette dégaine de jeune fougueux un peu halluciné et franchement tire au flanc a le don d'agacer Terton. Peut-être ne supporte-t-il pas qu'un minet impertinent ne pénètre sur son territoire sans avoir appris un temps soit peu les rudiments de politesse. Le maigrichon le lui rend bien puisqu'il semble prendre un malin plaisir à le tourmenter.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

COURTES NOTES #1

Le pin noir est le seul arbre du jardin à ne pas souffrir d'alopécie hivernale. L'effet de contraste avec tous les végétaux chauves grandit encore d'avantage sa silhouette. Mais ce n'est pas qu'une illusion.
Les voisins passent la tête de l'autre côté du mur aux roses. Il y a des morceaux de branches et des pommes de pin qui tombent dans leur jardin, dans leurs bacs à plantes. Il faudrait peut-être envisager d'élaguer. On en discute entre colocs. L'élagage, à la charge du propriétaire ou des locataires ? Peut-être qu'on pourrait le faire nous même ? On n'a pas le matos. On peut partager les frais avec lui, sinon ? Combien ça coûte un élagage, d'ailleurs ?

L'idée d'une telle opération était loin de séduire Amauric. Il ne comptait pas s'embêter avec l'entretien des deux arbres. Son idéal de jardin correspond plus à une belle pelouse bien exposée, et il entendait abattre les deux arbres lorsque viendrait le moment de son emménagement. « Soit vous vous chargez de l'élagage, soit je descends sur Nantes, mais pour couper les deux arbres ». C'est la consternation dans la coloc', personne ne souhaite les voir disparaître.

Ester nous propose alors de faire appel à un ami d'enfance, élagueur, qui peut intervervenir rapidement, le tout pour un coût défiant toute concurrence. Il passe une fin d'après-midi pour estimer la tâche et reviendra début Mars.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MARS



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TEDDY

Teddy, jeune élagueur, travaille à son compte. Il arrive le premier vendredi de mars, avec sa camionnette, son broyeur, et sa petite tronçonneuse. Harnaché, il grimpe habilement au pin, et commence la taille en dansant autours du tronc. Il attaque ensuite la coiffure du robinier et nous dégage aussi un peu le passage du portail, que les branches et rejets des noisetiers commencent à envahir. Arrive le moment du broyage ou les tailles de feuillus sont déchiquetées et projetées contre le mur aux roses. La quantité de broyat est impressionnante. « Ça va se tasser rapidement ». Les restes de pin sont évacués dans la benne de la camionnette. L'acidité des résineux n'est pas idéale pour la fertilité des sols.
Un dernier coup de souffleur sur le gazon et puis s'en va. Teddy vient d'accélérer de quelques années les échanges naturels de biomasse dans le jardin.

La voisine apparaît au dessus du mur aux roses. C'est la première fois que je la vois. Elle nous remercie pour l'élagage et me demande si on peut jeter un œil dans à la gouttière. L'eau qui s'y écoule est récupérée dans un réservoir, mais elle soupçonne un bouchon quelque part sur le parcours.
Je lui dis que je m'en occuperai dès que possible, je profiterai de l'occasion pour rendre visite à des voisins et leur emprunter une échelle…

Le pin tire le même genre de tête que les écoliers à la sortie du salon de coiffure. Penaud, un peu honteux et angoissé à l'idée de devoir montrer cette tronche devant tous les copains. Sa tignasse autrefois sauvage est désormais maîtrisée avec autorité, et laisse entrevoir plus encore la façade des logements collectifs. Les deux arbres du jardin ne sont pas seulement des pourvoyeurs de matière carbonée, ils nous protègent des cinq étages et des regards qu'ils abritent. Sans les arbres, les appartements verraient notre maison, et ses grandes baies vitrées, comme un aquarium illuminé de l'intérieur.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

MARINA SPONSOR OFFICIEL

Au début du mois, Marina a invité toute la coloc à venir passer un weekend dans sa maison famillliale de Saint-Hilaire-de-Riez. Son père, maraîcher à la retraite, cultivait tomates, fraises et salades en serre. De l'exploitation, il reste des centaines de pots de semis, des kilometres de gaines, des mètres cube de terreau.

Dominique Louise Pelegrin rapportait il y a quelques années, d'un petit village des Pyrénées centrales : «Quand quelqu'un meurt, ce n'est pas sa maison qui suscite les convoitises, mais son jardin»[1]. Heureusement ici personne ne meurt, le jardin est une exploitation traditionnelle de 2 hectares, et la relève est attendue d'un autre maraîcher qui viendra cultiver ses herbes aromatiques. Ça ne tempère pas pour autant ma convoitise et j'en profite pour récupérer quelques pots et deux caisses de terreau que Marina m'offre de bon coeur. La famille Cantin s'apprête à devenir, pour une année, le sponsor officiel de mes pérégrinations potagères.



Les restes de l'exploitation du père de Marina.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 *PELEGRIN, Dominique Louise. Stratégies de la Framboise – Aventures potagères.*

COURTES NOTES #2

Je me sers d'un peu du broyat que Teddy a restitué pour épaissir un peu la butte. Les salades que j'ai semées à la fin du mois dernier commencent déjà à germer. J'ai peut-être été un peu pessimiste.
Semis des tomates cerises, des butternuts et des courgettes.
J'ai récupéré des planches de bois de coffrage. Elles viennent d'une expo tenue plus tôt cet hiver dans la gallerie de l'ensa. Je me lance dans la fabrication de deux bacs pour anticiper le repiquage des semis à la fin du printemps.
Fait insolite, il y a un coq quelque part dans le quartier. Tout le monde l'entend chanter mais personne ne sait où il dort.

Semis de tomates cerises, deuxième vague. 6 godets
Semis de quelques tomates noires aussi. 4 godets
Si avec ça je ne récolte pas de tomates...

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Depuis le déclenchement de mon projet de potager, je vois se manifester autours de moi un ensemble d'interventions, d'avis, de conseils, d'anecdotes ou de coups de mains. La plupart du temps, les choses se font d'elles-même, sans que je cherche à les provoquer. Avant même que Marina m'apporte son soutien quasi logistique, il y a eu ma soeur, qui m'a envoyé pour mon anniversaire un coli de graines, ou encore mes parents chez qui j'ai trouvé des restes de graines de fleurs. Le jardinier, qu'il soit du dimanche ou vétéran, se dissimule parmi nous et ne se laisse pas découvrir si facilement. Il faut souvent du temps, écumer les conversations pour qu'au détour d'une phrase on ne découvre avec surprise qu'un bon ami est en réalité un jardinier masqué. Peu à peu ils apparaîssent autour de moi. C'est comme s'ils avaient toujours été là mais que mon nouveau hobby me permettait enfin de les déceler.
Ainsi, j'apprends que Pérette, que je dois connaître depuis plus de cinq ans, est en train de transformer le balcon de son nouvel appartement en véritable jardin suspendu. Elle vient me proposer un supplément de persil, en échange de quelques pots. Clémence est venue me proposer des graines et des semis. Elle a la drôle de manie de faire germer tout ce qui lui tombe sous la main. Du noyau d'avocat, aux graines de kiwi, en passant par les pépins de citron... Et je ne parle pas de ses nombreuses boutures. Grace à Clémence j'ai pu m'essayer au semi de chou-rave, et je lui dois presque l'essentiel de mon basilic. Lucile, tout comme Marina, vit depuis longtemps avec le jardin de ses parents dont la production couvre une partie non négligeable des besoins familiaux.

Peu à peu le réseau d'amis se constitue. L'engouement est tel qu'un groupe Whatsapp "Jardinage et Pisciculture" est rapidement créé. Il rassemble une dizaine de personnes autour de comptes rendus, de bons plans et autres conseils. Dans ce groupe, il y a plus de possesseurs d'aquariums que de possesseurs de jardins, d'où une grande place donnée à la pisciculture. Mais la détermination à semer, bouturer et cultiver ses plants en appartement est remarquable, et certains membres possèderont plus de plantes à l'intérieur de leur appartement que je n'en planterai dans mon jardin.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

S'exposer provoque très souvent la réaction de celui qui regarde. Le fait de jardiner à la vue des gens déclenche presque inévitablement une participation de leur part. Un coup d'œil discret mène à une phase d'approche progressive, aux premiers mots échangés, et peut parfois finir par ouvrir une valve restée trop longtemps fermée :

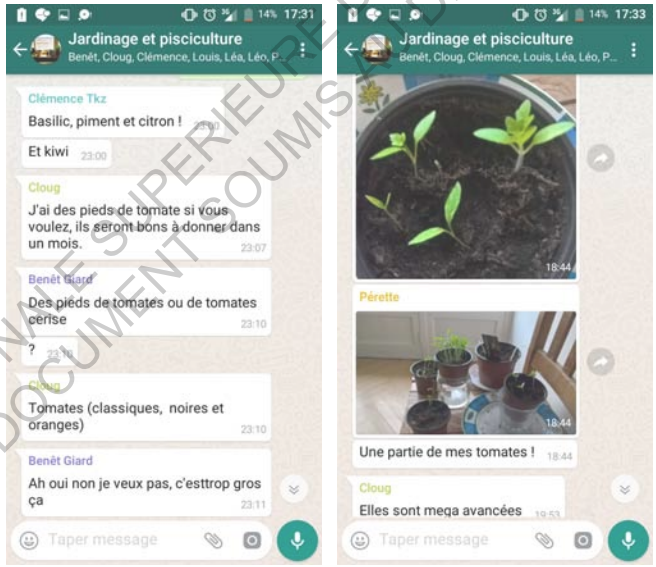
«Hé mais tu fais des semis?
- Ouais...
- ...
- ...
- Et c'est quoi que tu sèmes?
- Des tomates cerises.
-Ha-ça-c'est-compliqué-les-tomates-c'est-un-peu-des-princesses-Super-capricieuses-Faut-toujours-leurs-donner-plein-d'eau-du-soleil-Le-mieux-c'est-de-pincer-les-gourmands-pour-garder-une-tige-unique-qui-produit-Ça-évite-de-trop-fatiguer-le-plant-et-puis-ça-donne-de-plus-beaux-fruits-Et-si-des-branches-meurent-faut-pas-les-laisser-au-pied-du-plant-ça-le-rend-malade..»

C'est à travers mes activités horticoles que j'ai découvert le parcours de Léa en lycée agricole. Ou que j'ai appris que Rémi avait un potager familial digne du jardin d'Eden et qu'il y fait pousser tant bien que mal d'étranges et exotiques plantes... Souvent dans le vif de la conversation, les anecdotes et autres récits personnels émergent soudainement et disparaissent tout aussi vite. Certains, marquants, ont continué de résonner tout au long de mon parcours.
La communauté pourrait encore s'élargir à ceux qui s'intéressent, mais de plus loin cette fois, à la question du jardin. Ceux-là ont le verbe plus prudent, et sont comme timides face à la chose. Ce n'est ni leur hobby, encore moins leur passion, mais on les sent pourtant intrigués et parfois même attirés. Peut-être trouvent-ils un intérêt à observer les pratiques du jardin sous un autre angle, avec d'autres perspectives. Je me souviens par exemple avoir discuté avec un inconnu passionné par la dimension politique et idéologique du jardin. Alors que j'abordais le sujet à travers un certain prisme - disons botanique - , lui me parlait de mouvement hygiéniste et du contrôle des masses ouvrières. Ce qui pouvait laisser entrevoir un dialogue de sourd s'est finalement avéré enrichissant pour les deux parties, les deux partageant leur regard "spécialisé" et s'initiant à celui de son interlocuteur.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

"En ville, on rencontre beaucoup de jardiniers sans jardin[1]". Ces mots désignent ceux qui sont déjà familiers de la pratique du jardinage, qui sont déjà mus par un désir de jardiner et qui, désespérément, cherchent un terrain pour laisser libre cours à leurs pulsions potagères. Néanmoins, à mon sens, on trouve aussi en ville, beaucoup de jardiniers qui s'ignorent, et à qui il suffirait de peu (un petit terrain, un balcon généreux, une poignée de graines, peu importe, un prétexte) pour se découvrir jardinier actif d'un vaste réseau communautaire. Ceux-là sont nombreux et je considère avoir été l'un d'eux.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



1 *PELEGRIN, Dominique Louise. Stratégies de la Framboise – Aventures potagères.*

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En 2013, alors que Nantes est capitale verte européenne, le SEVE[1] met à disposition des Nantais un "kit de fleurissement" dans le cadre de l'opération "Ma rue en fleurs"[2], suite au succès de son expérimentation en 2011 dans le quartier Doulon-Bottière. L'engouement est au rendez-vous et quelques 2000 sachets de graines sont distribués en l'espace d'une journée, obligeant le SEVE à un réapprovisionnement. L'initiative est reconduite tous les ans depuis, de mars à avril. L'année dernière, quelques 4000 sachets ont été distribués. Je décide d'aller faire un tour au jardin des plantes, un des nombreux points de distribution, pour en savoir plus. Un agent du SEVE se tient derrière un comptoir, dans le bureau d'accueil du public, tout autour des cartes postales, des ouvrages botaniques et des cadeaux souvenirs. Ignare, je lui demande s'il est possible d'avoir une dizaine de sachets pour en distribuer à mes voisins. Il me lance un regard à la fois amusé et outré, ce sera un sachet. En plus du justificatif de domicile annoncé, il faut aussi remplir un formulaire. J'énonce donc mes informations. Adresse postale, numéro de téléphone, adresse mail, statut professionnel... «Ça fait beaucoup de renseignements », lui dis-je, un poil goguenard. Il m'apprend que l'ensemble des informations est rassemblé sur un dossier central, accessible par différents services de la ville.

Le kit transmis contient un sachet de graines, un guide de plantation, un piquet de signalisation pour avertir les services municipaux de ne pas désherber, et un autocollant à coller sur sa boîte aux lettres pour signaler sa participation au dispositif. Si l'opération est basée sur le volontariat et entièrement gratuite pour les habitants, elle reste néanmoins très coûteuse pour la ville qui souhaite donc avoir un suivi du processus. Ainsi, une carte recensant des lieux de plantation sera rendue publique. Les consignes sont clairement établies : l'habitant est invité à planter dans la rue (devant sa maison, au pied d'un arbre, tant que cela demeure dans l'espace public) des graines de fleurs spécialement sélectionnées pour leur robustesse, leur faible besoin en eau, et leur capacité à se ressemer. Une fois semées, il faut signaler la zone à l'aide du petit piquet et coller à sa boîte aux lettres un autocollant, preuve de la bonne foi de notre participation à

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 *Service des Espaces Vert et de l'Environnement de la mairie de Nantes*
2 *https://jardins.nantes.fr/N/Plante/Fleurissement/Autre/Ma-Rue-En-Fleurs.asp*

"l'acceptation du végétal en ville", adoubant ainsi le Nantais devenu "acteur de la biodiversité"[3]. Ainsi soit-il, je sème tout au pied de ma boîte aux lettres.

La métropole du Grand Ouest a profondément transformé sa politique des espaces verts depuis sa première fleur en 1969. Comme dans la majorité des villes françaises à l'époque, les décisions et investissements étaient avant tout portés sur des questions d'embellissement et le fleurissement d'agrément. La transition vers une logique intégrant les normes environnementales s'opère à partir des années 2000, avec notamment la signature de la charte «Vers le Zéro phyto» et l'acquisition de labels comme EcoJardin. Elle souhaite combiner cette dimension écologique avec la pratique des habitants, pour que les espaces verts deviennent de véritables lieux de vie appropriables par les différentes catégories de population. Le SEVE voit ses métiers de terrains impactés par cette politique environnementale. On pense par exemple au temps dédié au désherbage, devenu manuel depuis ZéroPhyto. Les surfaces à entretenir s'acroissent.

«*en 2010 le SEVE se voit confier l'entretien des espaces verts des cités d'habitat social. En 30 ans les surfaces à entretenir ont presque triplées (de 400 Ha en 1980 à 1 050 Ha en 2014). Cependant les effectifs restent sensiblement constants (450 agents en 1980 contre 471 agents en 2014 et 479 en 2015).*» (sources SEVE 2015)

Enfin Nantes tente de sensibiliser le public et de se promouvoir à l'extérieur en multipliant les évènements autour de l'environnement comme les Floralies, les Nocturnes du Jardin des Plantes, ou la bien nommée Folies des Plantes avec ses quelques 40 000 visiteurs en l'espace d'un weekend. Cette montée en puissance octroie à la ville et pour la première fois en France, le statut de capitale verte européenne. Ainsi, Nantes est la ville française qui investit le plus dans "le développement de son patrimoine végétal", soit 135 euros par an et par habitant. Et truste depuis quelques années le podium des villes "les plus vertes de France".

Seulement, et on le voit bien avec "Ma rue en fleurs", les politiques publiques de Nantes et de la métropole se trouvent encore confrontées à une ultime limite que sont les jardins et espaces verts privés. Ces barrières peuvent être contournées en s'appuyant indirectement sur les décisions de l'Etat, comme par exemple l'amendement interdisant depuis le 1er janvier 2017 la vente en libre-service de

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 *Communiqué de presse 2015, Ma rue en fleur, https://www.nantes.fr/files/live/sites/nantesfr/files/PDF/espace%20presse/2015/environnement/cp_Ma%20Rue%20en%20fleurs_05%2003%202015.pdf*

pesticides aux particuliers (qui peine toutefois à être correctement appliqué). Néanmoins, on constatera un peu plus loin que Nantes Métropole compte mettre en place des actions susceptibles d'atteindre, doucement mais sûrement, les jardins privés et coeurs d'îlots.[4]

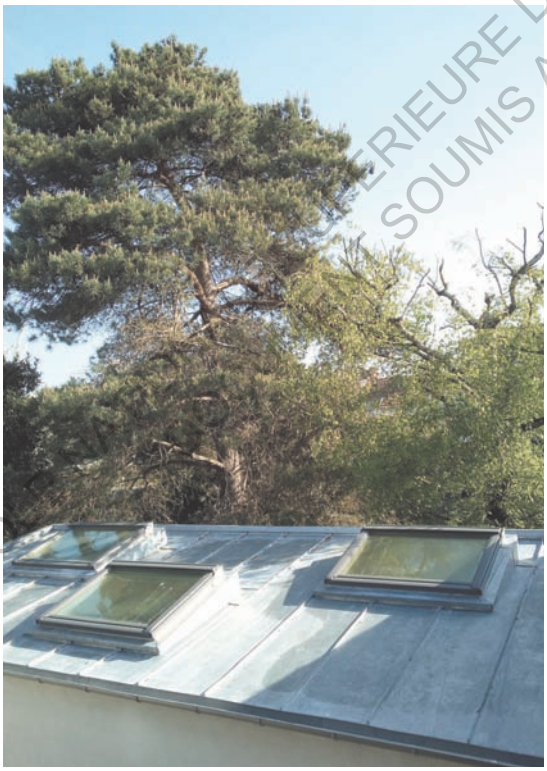


ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4 *Voir GRAND ANGLE // LES JARDINS PRIVES ET LA METROPOLE, p.120*

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

AVRIL



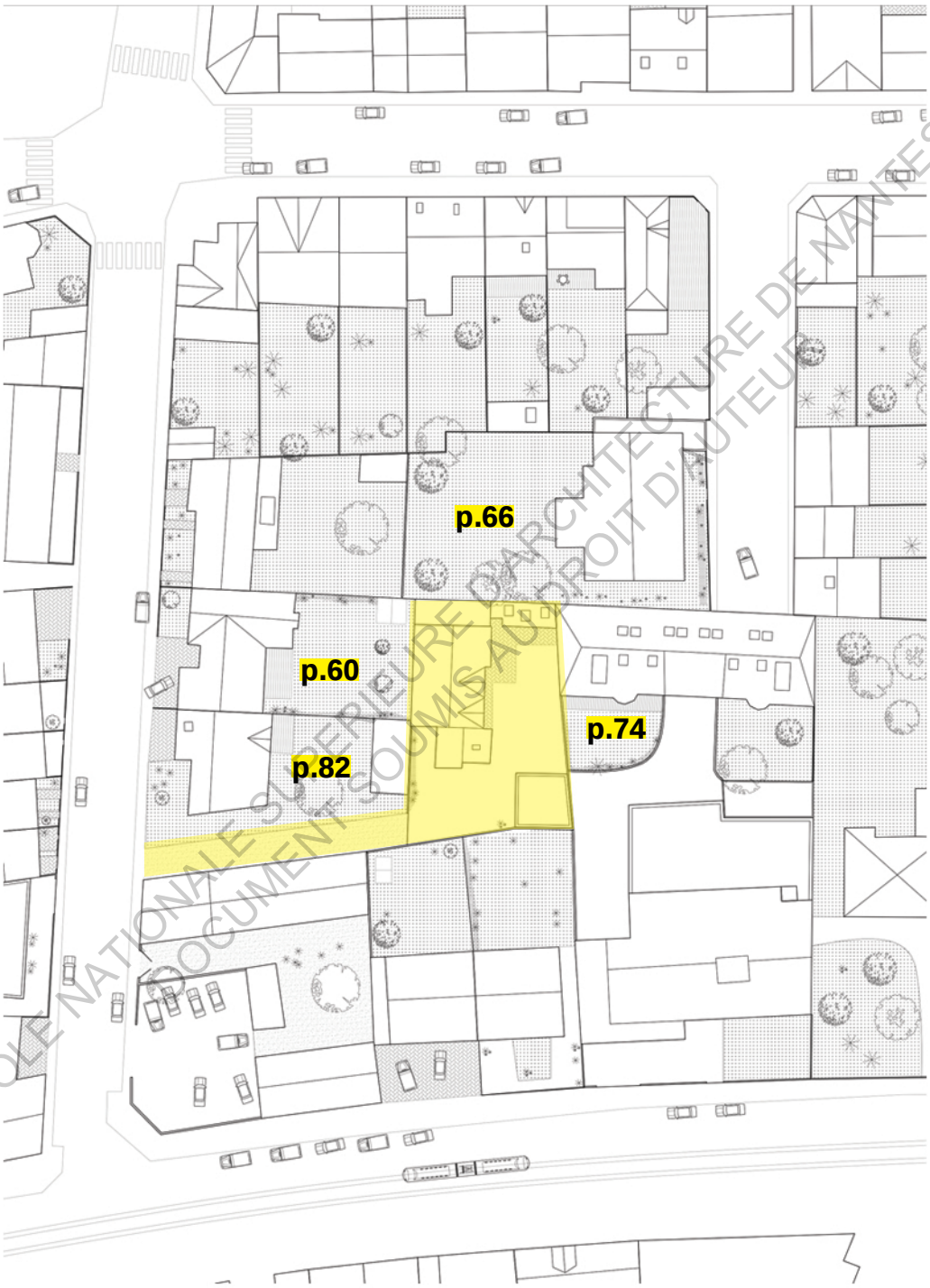
ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PREMIERS CONTACTS

Amauric a appelé. Il pense que si les problèmes d'humidité dans la véranda et la chambre de Romain sont si importants, c'est sûrement dû à des problèmes de chéneau. Il faut vérifier s'il n'y a rien de bouché côté Nord et dans l'angle de la véranda. Ok. Je saisis cette opportunité pour aller sonner au 43 rue de la Martinière. Je crois que je n'ai les ai jamais rencontrés. En tout cas on ne les a pas vus à la crémaillère des voisins.
C'est un homme d'une soixantaine d'années qui m'ouvre. Peignoir, lunettes. Je me présente et lui explique la situation. "Vous avez de la chance, on vient de rentrer de Guadeloupe." Je lui explique pour le chéneau et nous débouchons donc sur son jardin.
Depuis la petite terrasse couverte, rien ou presque ne dépasse. Une simple pelouse, très entretenue, un petit cabanon dans un coin. Trois cépées dans le fond. Et le mur de ma maison, qui ne trahit aucun débordement de chéneau...
La prise de contact est compliquée. J'essaie de faire décoller la conversation, de tendre des perches. Hormis sa première déclaration, mon voisin se contentera simplement de répondre "oui,oui" ou "non-non-non". Et, comme il n'y a pas l'air d'avoir de problème avec le chéneau, il me raccompagne et me salue sobrement. Depuis le seuil, il me suit du regard jusqu'à ce que je tourne dans mon allée. Je l'aperçois, il ferme la porte. C'était ma première tentative d'entretien.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je me suis donné le protocole d'effectuer une première séquence de rencontres avec les habitants dont les parcelles sont mitoyennes à la mienne. Je me suis dès le départ imposé de ne pas informer mes voisins de mon travail de recherche lors de la première rencontre. Si je le fais, j'ai peur de me fermer à certains éléments clefs de mon investigation. Le but est de ne pas positionner mes voisins en simples sujets d'étude, et ainsi de les braquer sous un microscope, mais de générer une dynamique d'échanges et de liens réciproques, de permettre des portes d'entrée vers leurs pratiques décomplexées. Des interactions humaines et amicales me paraissent évidemment plus enrichissantes car elles favorisent la prise d'initiative de chacun, et sont donc sources d'apports insoupçonnés. Passées les premières intentions, il faut tenter de clarifier la démarche.

«L'observation participante implique de la part du chercheur une immersion totale dans son terrain, pour tenter d'en saisir toutes les subtilités, au risque de manquer de recul et de perdre en objectivité. L'avantage est cependant clair en termes de production de données : cette méthode permet de vivre la réalité des sujets observés et de pouvoir comprendre certains mécanismes difficilement décryptables pour quiconque demeure en situation d'extériorité. En participant au même titre que les acteurs, le chercheur a un accès privilégié à des informations inaccessibles au moyen d'autres méthodes empiriques.[1]»

Dans sa tentative de définir clairement les différentes formes d'observations participantes, ainsi que l'émergence de la notion de participation observante, Bastien Soulé, explore plusieurs méthodologies. L'observation dite "clandestine", ou "couverte", induit un travail de recherche qui ne se déclare pas auprès de l'organisation ou du groupe observé. Cette enquête "souterraine" ne demande aucun consentement et ne dévoile rien des intentions du chercheur. Cette méthode permet notamment de s'immiscer dans des structures sociales traditionnellement réticentes aux interventions extérieures. À l'inverse, la participation dite "ouverte", qui semble plus courante, assume pleinement le

1 SOULÉ, Bastien. Observation participante ou participation observante?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

statut du chercheur. Sa posture est connue de tous et génère beaucoup moins d'ambiguïté ou de conflits éthiques. Cependant, elle peut être à l'origine de changements d'attitudes, d'ajustements de comportements de la part des observés (le «syndrôme du microscope»).

Afin de minimiser les « risques de la subjectivation » qu'engendrerait l'observation participante, Adler et Adler (1987) proposent une implication plus modérée à travers une "observation participante périphérique". L'objectif étant de ne pas se retrouver aspiré par l'action. Dans cet esprit, plusieurs défendront la démarche d'émancipation du chercheur vis à vis de son terrain, pour atteindre « un équilibre subtil entre le détachement et la participation » (Diaz, 2005).
Bastien Soulé a raison de pointer un "certain effet de mode" dans l'engouement pour la "participation observante", la première prenant le pas sur la seconde. Ce détournement de la notion originelle s'opère souvent dans le but de souligner un investissement important de la part du chercheur au sein du groupe observé. Avant même d'avoir réellement cerné mon sujet d'étude, j'avais été séduit à l'idée de le vivre et l'expérimenter, quasi physiquement. La quête de la retranscription fidèle et authentique de la "réalité" est un argument qui cache souvent une projection de soi et du travail de recherche idéalisée, fantasmée, ou du moins déjà subjectivement établie. On se fait le film avant le film.
Cette double « subjectivation », (il y a donc celle qui apparaît au cour de l'observation, mais surtout celle déjà présente avant la moindre démarche) est difficile à identifier et il n'est pas aisé de s'en extraire, car le jeune néophyte -que je suis- doit pour cela effectuer un important travail d'autocritique. Une prise de recul amenant parfois à de douloureuses remises en question. Ces "retours à la réalité" font régulièrement irruption au cours de la recherche. Cette première rencontre plutôt froide, au 43 rue de la Martinière, en est la parfaite illustration.

J'ai eu quelques difficultés à positionner ma méthode dans le panel de démarches observantes présenté par Bastien Soulé, et ce pour 3 raisons principales :

1 / Le groupe observé :

En l'occurence les habitants de mon îlot. Il ne s'agit pas d'un groupe socialement défini, d'une organisation spécifique. On ne discerne aucun mœurs, tradition ou règlement particulier qui lierait ces individus entre eux. La plupart ne se connaissent pas, ou peu. Je ne fais donc pas irruption à "intérieur", depuis

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

"l'extérieur". D'autant plus que si cet ensemble d'individus devait être défini par ce qui les catégorise à mes yeux - en l'occurence "des voisins"- alors je fais partie intégrante de l'ensemble, et ce depuis le jour de mon emménagement !

2 / Extention du groupe observé :

Si mon travail comporte en partie l'observation de pratiques et d'usages humains, il ambitionne également de rendre compte des impacts de ces actions sur une entité beaucoup plus nébuleuse et impalpable : la biodiversité dans un coeur d'îlot. Et cette enquête va inéluctablement m'amener à l'observation d'individus non-humains issus de la faune et de la flore locale. Mais loin de n'être que de simples tributaires des actions humaines, ces individus non-humains jouent également un rôle au sein du biotope. Il me semble alors justifié de les considérer comme des individus à part entière, leur présence venant enrichir et élargir le champ d'intéractions au sein de ce "groupe".

3 / Quelle participation ?

Lorsqu'il mène l'ethnographie d'une salle de boxe du ghetto noir de South Side à Chicago, Loïc Wacquant entame son travail à travers la posture d'observateur extérieur. Alors qu'il entendait se cantonner à des séries d'entretiens, il dit se prendre malgré lui au jeu et finit par pratiquer intensivement la boxe pendant plusieurs années[2]. Cet exemple, extrême certes, illustre la volonté d'éprouver soi-même les lieux, les activités, les interactions, pour mieux les restituer et les rendre plus perceptibles, c'est un des buts de la participation observante.
Cela m'amène à me demander quelle est ma part de participation au sein de mon terrain d'observation. Je ne considère pas mon souhait de créer et développer un potager comme la caution qui va me permettre l'intégration d'un quelconque groupe établi. Chacun ayant sa façon propre d'investir son jardin, les sensibilités sont extrêmement variables et le fait d'entretenir un potager ne constituera en aucun cas une clef d'entrée ou un critère d'acceptation. Bien sûr, il permettra d'être identifié plus aisément, peut-être facilitera-t-il parfois les contacts, mais rien n'assure qu'il constituera un élément d'intégration. La première raison de

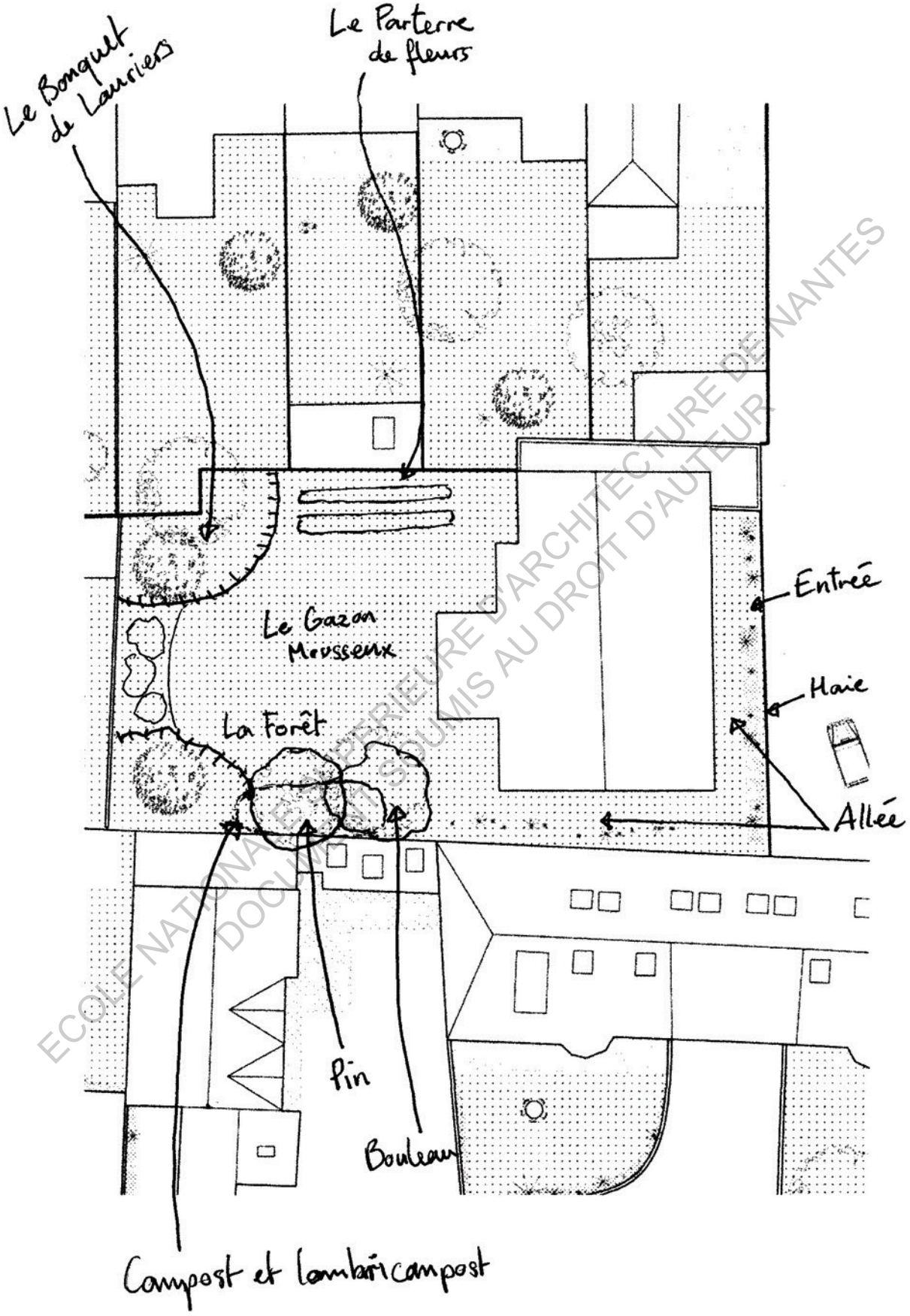
2 *WACQUANT, Loïc. Corps et Âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur. 2000*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ce projet de potager, au-delà des motivations personnelles, est d'impacter à mon échelle le maillage écosystémique de l'îlot. En faisant le choix d'un type d'investissment personnel dans le jardin - c'est à dire une zone potagère-, et un mode de gouvernance - comment je vais mener mon projet potager-, je m'inscris moi aussi dans la mosaïque des usages et pratiques, et donc des formes de natures qui en résultent.

Pour tenter de résumer : Je souhaite observer et établir des contacts avec un groupe non organisé, dont les individus ne sont pas issus des mêmes foyers sociaux, voire des mêmes règnes du vivant, et dont je fais déjà partie. Je vais moi aussi participer aux interactions écologiques et sociales à travers la conception d'une zone potagère. Pour autant il n'est pas de participation clairement définie qui puisse me faire m'intégrer, d'autant plus qu'il n'y a pas de structure existante à laquelle se greffer.
Du fait de mon appartenance au milieu étudié, je n'effectue pas d'aller-retours entre "l'intérieur" et "l'extérieur", j'y suis quasi-quotidiennement immergé. Le juste équilibre de ma posture se trouvera peut-être dans une capacité à observer et participer à la vie de l'îlot, sans pour autant m'imposer via un interventionnisme systématique.
«Je serai un peu la boite noire de l'îlot [...] y'a déjà tellement de choses qui se passent et qu'on ne soupçonne pas, que quand tout se dévoile, c'est édifiant ! »

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

RENCONTRE HABITANTE #1 : LES OISEAUX DE MONSIEUR VANNIER

Jeudi 6 avril, je repique tranquillement mes pieds de tomate dans la véranda lorsque j'entends du bruit dans le jardin d'à côté. C'est Mr. Vannier qui arrache la mousse de sa pelouse. Je décide de me servir de ce chéneau bouché comme d'un prétexte pour amorcer ma rencontre avec ces voisins encore inconnu. C'est Mme Vannier qui m'ouvre le portique.

Nous contournons la maison, pour retrouver son mari au milieu du jardin. Après leur avoir brièvement exposé le problème du chéneau, Mr Vannier me répond tout sourire que j'ai le droit au « tour d'échelle ». Il me laisse accéder au chéneau de la véranda, qui est plein à craquer d'aiguilles et de pommes de pin. Monsieur Vannier me donne un coup de main pour désengorger le conduit et m'apporte un instrument de sa confection. « C'est une raclette à vitre que j'ai un peu adaptée ! De temps en temps je passe un coup sur la véranda parceque je vois bien que c'est compliqué d'y accéder depuis chez vous. »
L'ambiance est cordiale et la conversation se lance très naturellement. Mr et Mme Vannier sont installés ici depuis le début des années 2000, et n'étaient pas au courant du changement de propriétaire de notre maison. Mr Vannier m'explique que quasiment la moitié de l'îlot appartenait autrefois à un unique propriétaire, avant d'être divisé en plus petites parcelles telles que nous les connaissons maintenant. Les seuls témoins de ce transfert foncier sont les vieux murs de pierres qui courent encore çà et là dans l'îlot. « Nous, notre maison elle doit bien dater des années soixante, facile ».

Quand je lui ai demandé s'ils possédaient un chat, Mr Vannier s'est un peu crispé. Non, et il ne les aime pas car ils font fuir les oiseaux. « J'avais posé un nichoir sur le bouleau, parce que je voulais des mésanges, mais les chats guettaient de trop près. J'avais même commencé à essayer de protéger l'arbre en posant du fil de grillage sur le contour du tronc, mais c'est pas très efficace. Maintenant, j'ai posé le nichoir plus haut, sur le pin, mais je ne sais pas si les mésanges viendront cette année… » Il en a pourtant vu passer dans son jardin des mésanges : charbonnières, bleues, à longue queue, noires…
« De beaux oiseaux, et très efficaces contre les pucerons ». Grace à la présence d'un grand bouleau et d'un pin, ainsi que de deux gros massifs de lauriers, le jardin des Vannier semble être un lieu de prédilection pour les oiseaux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« On a eu un couple de geais, et des pigeons ramiers avaient niché quelques temps sur le bouleau. Seulement, les pies venaient manger les œufs. Le problème, c'est qu'ils étaient sur une branche vraiment basse, alors entre les pies et les chats, ils n'ont pas fait long feu…Ces derniers temps il y a un magnifique pivert qui passe dans le coin !» Mais il y a quelque chose en plus dans ce jardin pour que tant d'oiseaux s'y arrêtent… «J'ai un lombricompost à côté du compost traditionnel, donc forcément, ça les intéresse. J'aimerais bien semer des cosmos, apparemment les chardonnerets adorent ça. Ce sont de beaux oiseaux colorés, j'aurai peut-être la chance d'en avoir au jardin la prochaine saison ! »
J'ai oublié de lui demander s'il savait quelque chose sur le coq qui chante, quelque part dans le quartier. Le mystère reste entier.
Dès les premiers échanges et les premiers coups d'œil, il s'avère évident que monsieur Vannier passe un temps conséquent au jardin. D'une quinzaine de mètres de côté, on peut y distinguer cinq différents espaces, bien définis et articulés entre eux.

L'allée : le chemin que j'ai emprunté pour accéder à l'arrière de la maison est un parcours qui amorce le passage de la rue à l'espace plus intime du jardin. La façade sur rue est séparée de la voie par un muret et une sage haie de 80cm, c'est en longeant cette haie que l'on arrive dans un corridor beaucoup plus sauvage et végétal, qui débouche sur le jardin.

La « forêt » : Comme son nom l'indique, la forêt représente la partie haute du jardin. Elle compte deux grands arbres : un bouleau (bien que « décapité » en prévention des tempêtes de janvier), un pin, et un massif de lauriers. Accolée à ma chambre, je peux apercevoir la cime depuis mes velux. C'est aux pieds des arbres que Mr Vannier entrepose son compost et son lombricompost, il y disperse aussi toutes les aiguilles de pin récoltées. L'ombre prodiguée par les arbres et toutes ces aiguilles au sol contribuent vraiment à cette atmosphère forestière. D'autant que le massif de laurier, dans le coin de mur, occupe un gros volume opaque depuis lequel s'échappent par moment de mystérieux bruissements.

Le gazon mousseux : « Cette pelouse est là depuis qu'on est arrivé, elle se fait vieille et je pense que le sol n'a plus grand chose à donner. Il est tout acide, regarde la mousse partout ! Maintenant j'utilise un scarificateur manuel pour la retirer, ça fonctionne plutôt bien. »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le parterre de fleurs : Plutôt bien rangé, en ordre, le parterre de fleur c'est la caution colorimétrique du jardin, d'autant plus en ce début de mois d'avril. Si l'objectif de ce secteur semble à première vue ornemental, il ne se cantonne pas qu'à un rôle esthétique, et Mr Vannier y voit des possibilités d'interaction avec le reste de son petit biotope. « Les pucerons, ce n'est pas vraiment un problème, ils attirent les mésanges et les coccinelles. Et j'espère appâter les chardonnerets avec les fleurs de cosmos… »

Le bouquet de lauriers : C'est plutôt un euphémisme de parler de bouquet. Les lauriers prolifèrent dans les deux coins de mur du jardin. Ceux de "la forêt" forment déjà un ensemble de taille considérable, mais dans le coin d'en face, "le bouquet" est presque deux fois plus massif. « Ce serait bien d'éclaircir un peu tout ça… Mais on a eu quelques soucis avec le dernier élagueur. Ça nous avait coûté un bras. Et le travail n'avait pas été très bien fait.»
En attendant, la présence de l'énorme bouquet fait des heureux de l'autre côté du mur : « Ça arrange plutôt les voisins du fond de l'îlot, ça permet un écran visuel qui les cache du grand immeuble du boulevard Jean XXIII.» Je constate avec amusement que nous sommes nombreux dans l'îlot à vouloir échapper à la vue des logements collectifs. Cet immeuble est notre épouvantail.

Échange de bons procédés

Monsieur Vannier me raconte l'épisode laborieux du dernier élagage effectué dans son jardin. « Un vrai galérien. Il nous a fait payer des frais de transport à la décharge». En effet il n'est pas rare de voir certaines entreprises d'élagages, à défaut de posséder un boyeur ou d'en louer, déposer les déchets verts en déchetterie. À ces apports issus d'activités professionnelles viennent s'ajouter ceux, bien plus nombreux, provenant de particuliers. Nantes Métropole estime que l'ensemble de ces apports constitue le tiers des dépots en déchetterie. Au-delà de l'empreinte énergétique qu'ils induisent, ces déplacements de matière organique sont aussi dommageables pour les jardins d'où elle est extraite, car ils les dépossèdent progressivement d'une masse organique source de nutriments et de minéraux qui manquera pour alimenter sur place le cycle de l'azote, le stockage du carbone et la regénération des sols. On découvrira par la suite les actions

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mises en oeuvre pour pallier ce phénomène de fuite des matières organiques[1]. Naturellement, je repense au travail effectué par Teddy le mois dernier. Je propose à monsieur Vannier le bon plan. « Ha bah je veux bien, prend mon numéro et envoie moi ses coordonnées.»
J'en profite pour lui demander si je peux repasser ce weekend pour leur emprunter l'échelle coulissante.

COURTES NOTES #3

10 avril. Les tomates sont sorties de terre en moins de vingt-quatre heures, dix jours après les avoir semer ! Je les avais laissés dans la véranda la première semaine. Les trois derniers jours passés au chaud dans le salon, exposé plein Sud (20°C environs) leur ont donné un joli coup de boost. Les butternuts continuent leur croissance. Taux de germination : 70%. Les courgettes sont plus timides.

12 avril. J'ai emprunté l'échelle de monsieur Vannier, prénommé Daniel, et j'ai réussi à accéder à la gouttière des voisins. Elle est bourrée de feuilles mortes. Le robinier s'y est délesté tout l'automne.
J'en profite pour me balader un peu sur le toit de ma chambre. La couverture a été refaite cet hiver au prix d'un dégat des eaux et de quelques engueulades avec le couvreur. Le zinc est encore brillant et j'ai le sentiment un peu ému que les ennuis sont désormais derrière moi – ce qui ne s'avèrera pas tout à fait exact.
Nettoyage impeccable de l'ensemble de la gouttière, le réservoir des voisins devrait pouvoir se remplir de nouveau. J'essaie d'être sympa avec eux. La sympathie demeurant une technique d'approche très efficace. J'écris un mot avec mon numéro que je poste dans leur boîte aux lettres…

La butte s'est déjà bien affaissée, j'y ai repiqué des plans de courgettes, butternut, persil et un pied de soucis acheté en grande surface.
Il y a un petit recoin au pied du mur aux roses où prolifère de la menthe poivrée (Mentha x piperita). Le hasard des choses fait que c'est aussi le lieu de prédilection des gars de la coloc pour uriner au jardin. J'en retire un pied que je repique sur la butte.

Opération édredon : on annonce une dernière gelée dans la nuit du 26 au 27 avril. Je protège les pieds fraîchement repiqués de la butte à l'aide d'un

1 1 *Voir GRAND ANGLE // LES JARDINS PRIVES ET LA METROPOLE, p.120*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

chapiteau de couverture fait maison.
Repiquage des salades dans une caisse que Marina m'a rapportée. Mélange 50% terre Jardiland, 50% terreau de chez Marina.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #3 : LA STRATÉGIE DE LA TOURTERELLE

Depuis que j'ai discuté de pies avec Daniel, je les vois partout. Lui qui aime tant les oiseaux, exclut sciemment la bavarde de son registre pour la classer dans le catalogue de ses « indésirables », aux côtés des chats et des chenilles processionnaires. Les pies sont mauvaises : elles harcellent tous les autres oiseaux, vandalisent leurs nids, chantent faux et sont aussi farouches qu'intelligentes. Elles évoluent à la cime des grands arbres, et fomentent leurs larcins depuis là-haut, à l'abris de toute menace, hors d'atteinte d'un danger que seuls les humains et quelques rares chats guerriers pourraient représenter. Régulièrement, Daniel balance des pommes de pin vers les plus hautes branches pour les effayer, mais ses efforts sont généralement vains, et les pies reviennent dès qu'il tourne le dos.

Un après-midi de fin d'avril, alors que le printemps s'est installé depuis plus d'un mois, je constate en rentrant chez moi la reprise généralisé de la flore du jardin, comme si je sortais soudain d'hibernation. Les hortensias que j'avais élagués sont repartis de plus belle, les roses éclatent un peu partout le long des murs, et l'herbe se constelle de pissenlits et de pâquerettes. Le noisetier posté juste derrière le portail d'entrée explose en rejets bourgeonnants, et sa branche courbée qui s'affaisse au dessus de la grille marque le seuil comme s'il s'agissait d'un porche. Tandis que j'observe cette branche –qui semble quand-même ployer un peu lourdement sous la multitude des jeunes feuilles grasses et bien vertes- j'aperçois au creux d'une ramification un nid. Un petit amas de brindille vide, qui oscille dangereusement au-dessus de ma tête au moindre courant d'air. Surpris et un peu amusé, j'essaie de m'imaginer le pauvre oiseau qui s'est donné tout le mal du monde à construire son nid sur une branche en constant balancement, au dessus d'un portail qui s'ouvre et se referme à peu près quinze fois par jour, au gré des passages d'une colocation de sept étudiants. Soit le pire endroit du monde pour qui veut dormir et pondre tranquillement, à l'abri des regards indiscrets.

Le lendemain, en quittant la maison je trouve le nid -que je pensais vide- occupé par une tourterelle turque. A-t-elle profité de la vacance du logement pour s'y installer ? Ou avons-nous affaire à la bâtisseuse de la petite et sommaire plateforme? Quoi qu'il en soit je reste incrédule face à la proximité qu'entretient le nid avec le passage. Bien que je ne lui veuille aucun mal, j'aurai pu représenter une source de danger pour l'animal. La voir autant exposée, à la merci de la

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

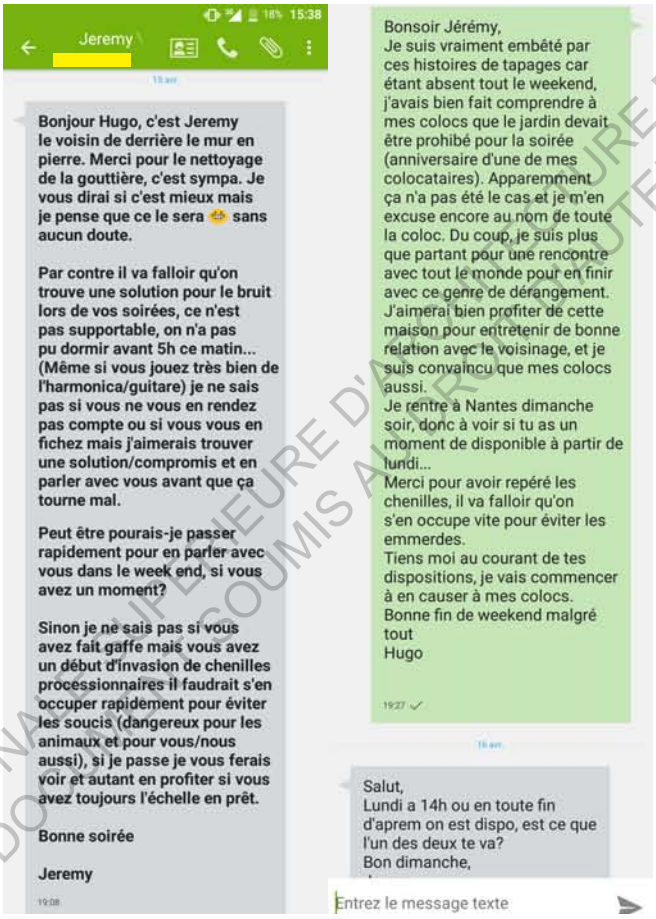
première main mal intentionnée me laisse songeur quant à ses chances de survie. Je me moque avec Léa du pauvre colombidé. S'il n'était pas devenu aussi commun à travers le monde, on aurait pu aisément expliquer le pourquoi de son extinction. J'ai encore du travail avant d'atteindre l'expérience du regard d'un Aldo Leopold[1]. Quelques jours plus tard, alors que le nouveau gardien du portail est toujours cramponné à sa branche, je rapporte l'échelle empruntée à Daniel. C'est lui qui m'ouvrira les yeux sur la stratégie de la tourterelle.
« Contrairement à ce que tu crois, elle est loin d'être stupide. Et elle n'a sûrement pas fait son nid là par hasard. Les pigeons et tourterelles sont constamment emmerdés par les pies, qui attaquent les nids, mais qui sont aussi très effarouchées par les Hommes. Donc si ta tourterelle vient nicher à cet endroit précis, c'est qu'elle a compris qu'il y avait du monde et que les pies la laisseront tranquille. »

En l'occurrence, la stratégie en question me semble avant tout être un choix cornélien. Choisir entre les pies qui réduisent les nids en omelette, ou des étudiants qui sortent et rentrent bruyamment - pas toujours sobres - sans oublier les passages de voitures et de camionnettes. La tourterelle, de par sa résistance à la pénibilité de sa condition, n'a pas démérité d'avoir conquis l'Europe au cours du siècle passé.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Aldo Leopold est reconnu pour avoir contribué à la naissance d'une "éthique de l'environnement" aux États-Unis, au milieu du XX° siècle.

RENCONTRE HABITANTE #2 : « UNE BONNE TEUF, ÇA RAPPROCHE »



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Jeremy et sa copine (qui était apparue au-dessus du mur pendant l'élagage et dont je n'ai jamais su le nom) sont passés à la maison la semaine suivante. Le couple de trentenaire nous a réexpliqué leurs déboires, alors que nous venions de célébrer au cours du mois les anniversaires d'Ester, puis de Marina.
« On a laissé couler les premières fois, ça gueulait un peu dans le jardin mais on peut comprendre, nous aussi on aime faire la fête. Par contre, la dernière, là c'était chaud. J'ai grimpé neuf fois au mur pour demander de calmer le jeu. Au début on m'a dit "oui oui", mais c'est devenu de pire en pire. À la fin j'avais beau crier, les gens à 2 metres ne m'entendaient même pas ».
Depuis notre arrivée, l'excitation provoquée par la présence du jardin nous a parfois amené à le surexploiter. Le sentiment de liberté qu'il génère tendait à nous faire oublier sa position centrale au sein de l'îlot. Nous étions effectivement "au coeur de l'arène" et depuis ce jardin, nos capacités de nuisance étaient maximales. Jeremy nous explique qu'au lieu d'appeler «bêtement» la police, il préférait nous rencontrer, et mettre les choses au clair, car tous deux craignaient une montée en puissance avec le retour des beaux jours.

L'affaire fut rapidement entendue, et l'on passa au problème plus épineux des chenilles processionnaires. Cette question a le mérite de nous fédérer face à un ennemi commun. *Thaumetopoea pityocampa* est une espèce de lépidoptère (papillon). Une fois n'est pas coutume, ce dernier n'a pas grand chose d'exceptionnel et c'est sa forme larvaire qui s'accapare toute l'attention. En effet, la chenille possède à partir de sa troisième mue une multitude de "micropoils" contenant une protéine urticante répondant au doux nom de thaumétopoéine. Les réactions allergènes qu'ils provoquent au contact de la peau, des muqueuses ou des yeux peuvent être désastreuses. Après avoir éclos dans les branches de pins, les larves se nourrissent des aiguilles et tissent des nids leur permettant de passer l'hiver. Au début du printemps, les chenilles quittent le nid en file indienne et s'enfouissent dans le sol pour préparer l'éclosion du papillon. C'est au cours de cette procession que les contacts avec les humains ou d'autres animaux sont les plus fréquents. Kévin, futur sous-locataire, a la rage au ventre : il nous raconte l'histoire de son âne, en Drôme, qui est mort après avoir croqué une chenille processionnaire dissimulée dans l'herbe.
Même si les nids ont l'air vide et la période de migration maintenant achevée, nous proposons avec Kevin de nous charger des branches attaquées.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Si l'on peut se réjouir de la bonne foi de Jeremy, qui grâce au dialogue est parvenu à s'assurer un peu de sérénité et à épargner à tous un conflit frontal, il n'est pas impossible que nos agissements nocturnes en aient énervés plus d'un. Le mérite de cette confrontation aura été de démontrer que des interactions productives peuvent naître de situations à l'origine conflituelles. Mais, qu'en est-il de ceux, qui, restés derrière leurs fenêtres, pestent sur les "*jeunes nouveaux du 47*" ?

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MAI



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

COURTES NOTES #4

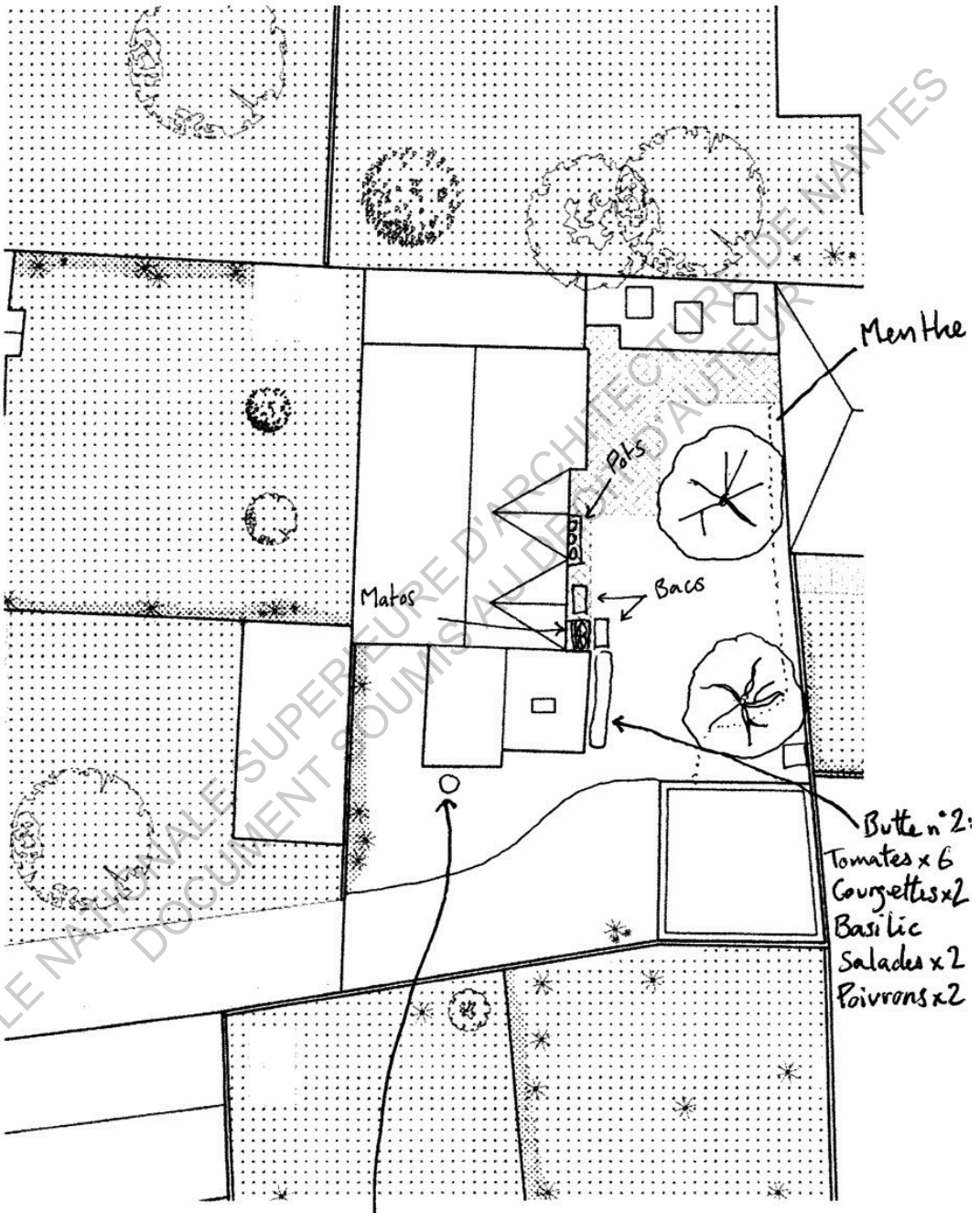
Ce mois-ci, le repiquage s'annonce intensif. Je dois vite remplir le bac et trouver de la terre, le terreau que Marina me rapporte de chez ses parents ne suffira que pour quelques tomates, et les salades.
En fait le bac ne suffira pas, je vais préparer une autre butte. Elle sera devant la façade Sud de la master bedroom. Le temps presse, et Jardiland est au bout de la route de Vannes.
3 sacs de 40 litres
1 sac de fumier de ferme 20 litres
1 sac 50 litres de paillis de lin
Repiquage et rempotage d'une dizaine de pieds de tomates dans les pots de Marina.

25 mai. Il fait beaucoup trop chaud. Cette semaine, les 25°C ont été dépassé presque tous les jours, et il ne faut pas non plus s'attendre à un rafraichissement la semaine qui suit. Le soleil commence à taper à pic et il est alors facile de transformer la veranda en fournaise. Je suis obligé d'arroser les tomates presque tous les jours. Je commence à compter mes premières pertes. Les plus faibles partent les premiers. Les pousses de citronnier et de kiwi que m'avait offerts Clémence ont littéralement grillé. Les pieds de tomates les plus tardifs aussi. Les semis de piment ne sont pas encore sortis malgré leur besoin de températures élevées. Il faut absolument que j'évacue la veranda avant que tout ne se dessèche.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bacs : Tomates - Salades - Carottes - Courgettes - Arroche rouge - Chou raves
Ciboulettes - Thym - Basilic

Pots : Tomates - Ail - Piments



Butte n°1 : Tomate - Courgette x2 - Butternut x2
Persil - Menthe - Soucis

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

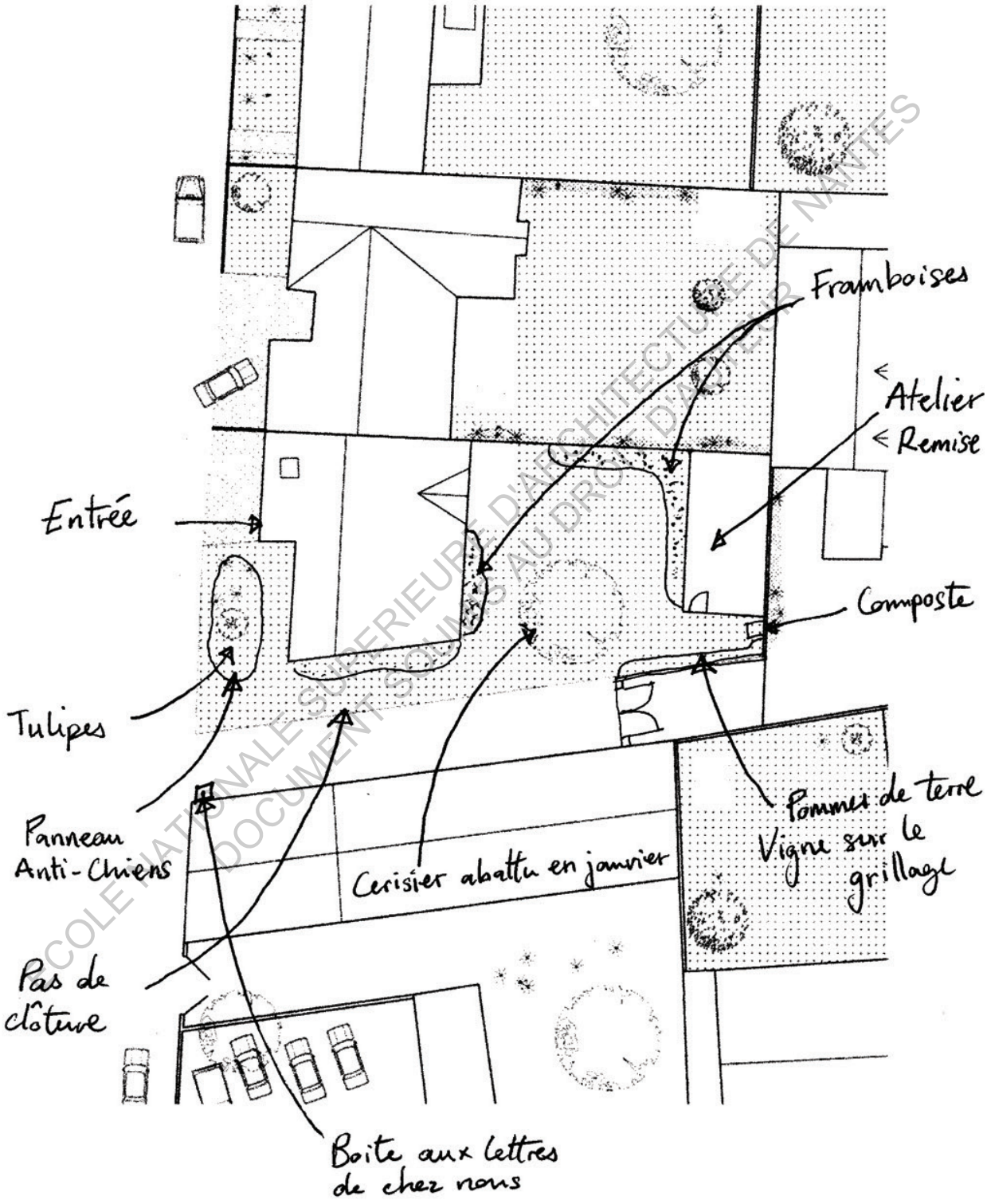
RENCONTRE HABITANTE #3 : REGINE & PIERRE

Le jardin du 45 rue de la Martinière occupe une place particulière puisqu'il nous est ouvert de tout son long, à mesure que l'on parcourt l'allée menant au portail de notre maison. Aucune clôture sur rue non plus. Contrairement à ce que j'aurai pu imaginer, ce n'est que fin avril, un mois après le début de mes explorations que je trouve une occasion d'échanger avec ses occupants, un couple de sexagénaires souriants. Nos relations s'étaient jusque là cantonnées à des saluts cordiaux et Alice leur avait emprunté une fois un ramasse feuille. C'est par hasard que je tombe sur notre voisine. Occupée à passer l'aspirateur dans sa voiture, elle éteint la machine et nous parlons.J'ai immédiatement abordé le sujet du cerisier. Courant janvier, ils avaient abattu le grand arbre qui trônait au milieu du jardin. « C'était un vieux cerisier, qui ne donnait plus de fruits. Il commençait à prendre beaucoup de place, surtout beaucoup de lumière. On a récupéré le bois du tronc pour en faire des meubles », m'explique Régine. Un peu plus au milieu du jardin, ils ont replanté un tout jeune poirier. Reste depuis une épaisse souche lacérée de coups de scie. Ils essayent des techniques non nocives pour attaquer la souche, comme en y incorporant du lait. Les ferments lactiques seraient sensés attaquer la souche et empêcher les rejets. Mais ils ne se font pas d'illusion. « Je pense que si elle ne dépasse plus trop du niveau du sol, ce sera déjà bien ! »

Sur une bande de terre en bordure de jardin, ma voisine a planté des patates, «c'est ma spécialité ». Mais il y a aussi deux bandes en angle, au fond, recouvertes de framboisiers, «pour les sorbets». Le côté rue, un peu plus dans un esprit d'apparat, est orné de deux parterres de fleurs de type vivaces bulbeuses. Le tout avec un petit panneau fait maison invitant les chiens du quartier à déféquer ailleurs.Le petit local au fond du jardin est rempli d'outils de jardinage, j'ai pu y jeter un oeil lorsque Régine y est allée me trouver une fourche-bêche (je voulais préparer le sol qui accueillerait la nouvelle butte).

«Je vous montre comment s'ouvre l'atelier, si vous avez besoin d'un outil, n'hésitez pas. Là il y a une hache, si à tout hasard un jour vous avez envie de vous défouler...vous pouvez taper un peu sur la souche pour la diminuer, il y en a pour un moment, vous verrez».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #4 : MILLE A LA MAISON

Notre maison est encerclée de jardins. Elle touche du bout du coin l'atelier de Régine et Pierre, et ne partage que trois mètres cinquante de mitoyenneté avec une réelle habitation, la maison de Jérémy. Et encore, cet étroite zone de contact ne s'opère qu'à l'endroit de ma chambre, abris vétuste qui n'est chambre que depuis mon arrivée. Avant d'être succinctement aménagé, mon refuge servait de débarras, et, plus lointainement encore, de pigeonnier.
Au milieu de son écrin de verdure, notre brave bâtisse est une île humaine dans un océan de vie non-humaine. À l'échelle d'un chat, cet ensemble de jardin est un petit royaume que l'on traverse en quelques minutes, mais pour une fourmi ou une araignée, c'est véritable continent. Cette proximité avec le dehors, et le vivant dont il regorge, nous vaut une cohabitation parfois frictionnelle avec les petites bêtes des recoins. Et le royaume animal frappe régulièrement à nos portes et fenêtres sans trop d'embarras.
Quand nous emménageons, le 3 septembre 2016, la maison vient de passer l'été vide de tout habitant. Sans pouvoir le discerner intantanément, de nombreux occupants avaient pourtant profité de la vacance pour s'installer à leur aise. Les semaines suivantes, c'est l'hécatombe. Les locataires clandestins sont au mieux éjectés de la maison, au pire écrasés par les instruments de mort que sont les chaussons ou les Nantes Passion roulés. Ils provoquent l'hystérie de certains des colocataires, et des luttes de territoire acharnées, notamment pour le contrôle de la veranda et de l'ancien pigeonnier qui me sert de chambre.

L'habitat humain s'apparente à un espace conditionné par et pour l'humain. Environnement sous contrôle, hyper territorialisé, il n'accepte d'autres espèces non-humaines qu'à la conition qu'elles soient domestiquées. «La domestication (du latin *domus*, "maison"), c'est l'acte de faire entrer un être sauvage dans la maison et de l'y acclimater»[1].
Sa sédentarisation l'a amené à domestiquer son environnement dans sa globalité. Cette domestication signifie donc l'inclusion d'éléments sauvages (sélection et croisement d'espèces pour l'élevage ou la culture) mais aussi l'exclusion, voire l'éradication d'autres espèces animales et végétales dites indésirables[2].

1 LANASPEZE, Baptiste. Ville Sauvage : Marseille - Essai d'écologie urbaine.
2 Voir GRAND ANGLE // QUELLE PLACE POUR LES LIMINAIRES? , p.115

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En ligne de mire donc, les rampants envahisseurs. Mes premières semaines à la maison étaient rythmées par les apparitions toujours plus théatrales des Scutigères : une fois dans l'évier au réveil, une autre coincée dans le bac en porcelaine de la douche, je déplace une valise et en voilà une qui prend la fuite... Je ne comprenais pas la raison de leur présence, jusqu'à ce que je me renseigne un peu sur le régime de vie du myriapode. La Scutigère véloce est insectivore. C'est un prédateur terrible de mouches, fourmis, et parfois araignées. Au sommet de la chaîne alimentaire, donc. Machine de guerre redoutable avec sa rapidité de mouvement (elle chasse les mouches !) et ses crochets à venin, luminophobe... La bestiole cumule. Mais au delà de son aspect effrayant elle nous renseigne aussi sur autre chose. Sa présence est en réalité la manifestation d'une large gamme d'êtres vivants qui, malgré les efforts déployés pour le contrôle de notre territoire, parviennent chaque jour à franchir cette délimitation qui nous est si chère entre le dehors et le dedans, la nature et la civilisation, le sauvage et le domestique.

Qu'on le veuille ou non, nous sommes des centaines à partager cette maison, largement ouverte sur le jardin. La plupart du temps la cohabitation est bonne car insoupçonnée. Les envahisseurs ont intérêt à faire profil bas s'ils souhaitent prospérer. Seulement, les faces à faces sont inévitabes, et se finissent rarement pacifiquement.

Romain, ou comment vaincre ses peurs

Si la présence de "gros insectes moches" dans les chambres ou le salon provoque souvent l'ire d'Alice ou Marina, il existe cependant des zones de la maison où des processus de paix se sont déroulés.
La chambre de Romain est assez ingrate. Certes elle possède sa salle de bain privative, un beau parquet, et se trouve judicieusement placée à côté de l'arrière cuisine, mais elle donne en second jour sur la véranda. Affaire surmontable me direz-vous, il faut juste accepter un ensoleillement un peu plus faible que la normale et ouvrir la baie vitrée pour aérer correctement la pièce. C'est là où le bât blesse. Romain a horreur des araignées. Et la veranda en regorge. Alors comment faire. Romain a établi une règle territoriale basée sur la non-perméabilité des frontières et avant tout sur une relation de confiance inter-espèce. Au lieu de mener des expéditions punitives dans la veranda pour tenter d'éradiquer les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

populations arachnides, il les laisse en paix au-delà de sa chambre, aussi longtemps qu'elles n'en franchissent pas le seuil. C'est que Romain est incapable de les tuer. La plupart du temps, il compte sur Léa, sa copine, qui les expulse sans trop de problème dans le jardin. «Mais je m'occupe quand même des petites». À travers cette politique du chacun chez soi, Romain va peu à peu accepter la présence de ses effrayants voisins de chambrée. Et particulièrement celle de Wilfried, une grande Tégénaire noire qui, a force de persévérence, s'est constitué un très beau nid juste au-dessus de la baie coulissante de sa chambre. Wilfried a joué le jeu et n'est jamais rentré dans la chambre de Romain. Du moins, on ne l'y a jamais surpris.

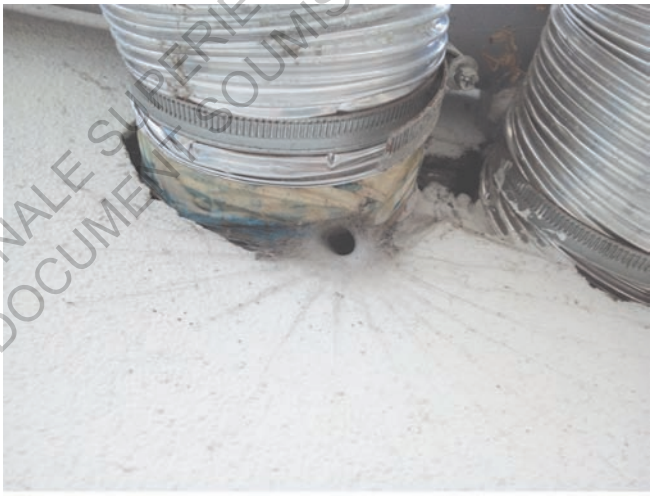
Je me suis aussi essayé à l'expérience, à savoir : accepter dans ma chambre la présences de plusieurs araignées. Une avait élu domicile dans le grand évier de l'entrée que j'avais cessé d'utiliser, deux autres plus petites s'étaient installées dans le coin de la salle de bain, sous le ballon d'eau chaude. On se saluait chaque fois que je venais me brosser les dents. C'est un axe de conduite relativement efficace que de considérer le sujet comme un individu. Au travers d'un dialogue intérieur, on s'habitue beaucoup mieux à la présence de ces entités qui peuvent, à l'instar de Romain, posséder un nom, ou une histoire commune avec les différents habitants humains. Grâce à ce genre d'approche, j'ai pu entretenir une cohabitation pacifique avec ces occupants discrets et parfois très utiles (la grosse araignée de mon évier payait son loyer en chassant quelques scutigères). Et me lever un matin pour constater le départ définitif de l'une d'entre elles pouvait parfois me procurer un étrange sentiment mélancolique.

C'est pas une discothèque ici

Même si l'on peut travailler sur soi-même et accepter facilement la présence d'autres espèces vivantes, et entretenir des liens plus ou moins étroits ou cordiaux avec elles, il peut arriver d'avoir le sentiment parfois de se faire déposséder de son chez soi. Et quand j'ai découvert un soir en rentrant à 1h du matin, qu'une fourmilière avait élu domicile dans l'épaisseur de mon toit, et que les festivités battaient leur plein, j'ai déguainé sans attendre l'aspirateur et j'ai englouti l'ensemble du contingent.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

JUIN



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #6 : LE LABEL HERISSON

Dans la nuit du 6 juin, peu après le dîner, Romain sort comme à son habitude pour fumer une cigarette digestive. Le temps est doux et l'herbe du jardin haute d'au moins 25cm. La tondeuse ne démarre plus depuis quelques temps et la pelouse est littéralement en jachère. Lorsque Romain nous annonce dans l'embrassure de la porte qu'un hérisson vient de traverser la terrasse pour se cacher sous une palette de bois. J'ai bondi du divan pour aller harceler la pauvre bête avec le flash de mon téléphone. Il paraît que sa présence au jardin est signe de bonne santé du biotope. Je me sentais comme honnoré de recevoir une telle distinction.
Aujourd'hui on trouve plus de hérissons dans les villes que dans les campagnes. La plus grande concentration de nourriture, la faible population de prédateurs et la présence de nombreux éléments linéaires comme les murs, haies ou lisières font des zones urbaines des milieux propices à son habitat. De ce fait, le hérisson est l'exemple parfait de l'animal liminaire[1].

Éric – puisqu'il est de coutume dans la maison de baptiser la plupart des êtres vivants qui nous côtoient – s'est pour un temps installé au pied du mur aux roses. Là où le broyat de branches et les feuilles mortes permettent de s'y modeler un petit nid. Depuis son repère, il vadrouille la nuit. J'ai bon espoir qu'il fasse honneur à la réputation de ses pairs et qu'il me débarrasse des limaces et escargots qui ont ravagé mes salades, plus tôt dans le printemps. Mais je sais aussi que comme nous tous, pris dans l'urgence constante de la survie, Éric privilégiera toujours la facilité si elle se présente. En l'occurrence, le bol de croquettes de Terton, dans la véranda, fait office de repas providentiel auquel on ne pourrait se refuser. C'est d'ailleurs malheureux pour le chat qui se voit obligé de céder une part de sa pitance devant l'impossibilité de dégager l'intrus. Il nous a fallu du temps, et plusieurs nuits de miaulements désespérés avant que Romain, un soir, n'aperçoive le voleur s'échapper de la véranda.
On ne sait pas si le flagrant délit a refroidi Éric, mais avec l'arrivée des jours chauds de juillet et la remise en marche de la tondeuse, on ne sait plus vraiment s'il poursuit toujours ses aventures culinaires dans notre jardin.

1 *Voir GRAND ANGLE // QUELLE PLACE POUR LES LIMINAIRES? , p.118*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'HUMAIN DES JARDINS SORT EN JUIN

Etrange phénomène : quand on s'imagine en train de profiter d'un jardin, peu importe l'activité, on a souvent tendance à situer la scène en plein mois de Juin. Sans doute parce qu'il représente la période la plus agréable de l'été, l'air y est plus doux, la végétation plus colorée que le reste de la saison. Il a aussi le privilège d'être le premier des mois chauds, et son arrivée réveille et euphorise les sens.

Quoi qu'il en soit, tout semble montrer à la coloc' que le bail a en réalité été signé dans l'unique perspective de ce mois béni. Les repas sont pris au jardin, le café du matin sur la terrasse n'a pas le même goût qu'à l'intérieur. Tout est prétexte à s'installer au jardin. En dehors des repas, un coup de fil, un travail sur l'ordinateur, un livre ou un atelier maquette peuvent sans problème s'y dérouler. Le temps passé dehors est conséquent à tel point que les baies vitrées, les fenêtres et les portes ne se ferment plus. La maison s'ouvre, toute entière, et les usages qu'elle renferme se déversent sur le jardin. Souvent à la croisée de l'intime et du public, les saisons influencent beaucoup sur le rôle de cet espace. Avec les beaux jours, les jardins se sont transformés en pièces de vie à part entière, accueillant de nombreux usages domestiques. Dans cette dynamique, les emprises des maisons se sont sensiblement étendues aux espaces extérieurs. Quand juin est arrivé, j'ai réalisé que les jardins s'étaient effacés dans le quartier, au bénéfice de maisons nouvellement élargies.

Ainsi, juin voit les maisons se vider et les jardins se remplir. La vie dans l'îlot monte en intensité. L'agitation qui accompagne les jours qui s'étirent est palpable. On entend le coq chanter presque toutes les heures, les courants d'air portent les odeurs de barbecue au delà des murs, les tondeuses tournent à plein régime et les martinets chassent les insectes en début de soirée, annonçant le temps qu'il fera le lendemain.

À l'Ouest de la parcelle, il y a cette famille de voisins. On ne les a jamais rencontré, jamais vu, on devine à peine leurs silhouettes à travers le rideau de bambou. C'est un couple et leurs jeunes enfants. Bien qu'on ne se soit pas rencontré, j'ai l'impression de les connaître à force de les entendre, depuis l'autre côté du mur. Je connais le nom du fils et de la fille, car ils se font régulièrement gronder par leur père. Je connais aussi leur pratique intensive du basket, les rebonds de la balle résonnent régulièrement dans les têtes les dimanches matins. Des fois, j'entends

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

la petite fille appeler Chanel. C'est comme ça que j'ai découvert que le jeune chat froussard habitait chez eux. Je les entends sortir les couverts sur leur terrasse, j'entends le parasol tomber sur la table et les parents pester contre le vent...

A l'instar de mon travail d'individualisation des sujets animaux, je me suis aperçu que j'opérais le principe parfaitement opposé avec cette famille d'humains. Je les observe de loin, sans me manifester, je suis leurs activités et découvre peu à peu leur quotidien. Je les observe comme s'il s'agissait d'un groupe d'animaux sauvages et farouches, en restant caché, sans jamais m'immiscer dans leur environnement proche. Ils seraient surpris de voir à quel point leurs usages sont perceptibles, même sans que l'on y prête particulièrement attention.

COURTES NOTES #5

Juin marque le début d'une nouvelle phase dans le jardin. L'emprise de mes zones potagères est définie et arrêtée. L'ensemble des plants que j'ai semés ont été repiqués en pleine terre ou en bac et se sont tous plutôt bien adaptés. Les premières fleurs éclosent progressivement annonçant l'arrivé prochaine des fruits tant attendus.
Il ne reste plus que quelques tomates tardives que je laisserai en pot.
Lucile m'a rapporté des poivrons que son père a semé. Je les laisse grandir dans mon studio de projet, à l'ensa, car les conditions y sont identiques à celles d'une serre. Kevin a réglé leurs comptes aux nids de chenilles processionnaires, il brûle les branches infectées dans le barbecue. Après réflexion, ce n'était peut-être pas la meilleure des idées, mais aucun barbecue n'a viré au drame depuis.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



JUILLET & AOUT



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SUMMER GARDEN

Le jus d'ail

A peine le temps de savourer les premières tomates que les punaises vertes sont de sortie. *Palomena prasina* raffole de la sève et du jus de tomate et a envahi les pieds de la butte n°2. Elle pond sous les feuilles et vient piquer les tiges ou les fruits. Cela peut entrainer leur rabougrissement, voire un dessèchement global de la plante si l'insecte prolifère. Cette invasion s'explique en partie par la concentration et la promiscuité des tomates sur mes zones de cultures. En grandissant, elles buissonnent et s'entremellent les unes aux autres, créant des passerelles qui favorisent la propagation des punaises. Avec très peu de prédateurs naturels pour m'aider, je suis obligé de mener la résistance. Pour cela j'erre sur internet à la recherche d'une solution et je tombe sur le jus d'ail.
Ecraser dans un bol 5 à 6 gousses d'ail, mélanger avec de l'eau très légèrement savoneuse et laisser reposer. Ensuite, épandre généreusement sur les pieds de tomates à l'aide d'un pulvérisateur. Ce concentré d'ail est un excellent répulsif, j'en ai régulièrement préparé au cours de l'été, devant le regard sceptique de mes colocataires.

Tentative de tuteurage

La croissance des bambous est tellement rapide qu'on jurerait qu'ils poussent devant nos yeux. De nouvelles pousses atteignent un mètre de haut en moins d'un mois. Pour tempérer un peu leurs ardeurs, et contrôler leur expansion, j'en taille quelques uns qui me serviront à tutorer les tomates qui commencent à fléchir sous leur propre poids.

A table

Les récoltes sont de plus en plus prolifiques. Chaque jour comporte son lot de tomates et laitues fraîches, et les premières courgettes sont passées à la casserole. Le potager nous pourvoie aussi en basilic, menthe, ciboulette, persil, thym, etc.
Loin de pouvoir prétendre à l'autonomie alimentaire, la satisfaction de pouvoir

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

consommer sa propre production est néanmoins là. D'autant plus que les échecs sont aussi au rendez-vous, et une liste des légumes qui ne verront jamais le jour est d'ores et déjà en cours.





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT MIS AU DISPOSITION DU LECTEUR

Comme expliqué précédemment, la logique de ma démarche de recherche peut être associée à une forme "d'observation participante périphérique", à la différence que je pars du principe que je suis moi-même, en tant que résident de l'îlot étudié, membre du groupe étudié. Ce double statut m'a été en partie inspiré par le travail d'observation mené par mon camarade Antoine. Son mémoire de master tentait de faire le récit des usages d'un groupe bien défini, dont lui-même faisait partie. Cette double casquette de chercheur et rat de laboratoire vient impacter la posture et la démarche de celui qui observe : il est partie prenante de la structure observée et doit en parallèle effectuer un recul nécessaire à l'analyse, et aussi mettre en oeuvre des méthodes d'enquête sans pour autant venir perturber les mécanismes déjà établis au sein de son groupe.

En l'occurence, pour observer les échanges et interactions entre voisins dans de bonnes conditions, il me semble judicieux de ne pas arborer une figure inquisitrice d'observateur. Comme je fais partie de l'expérience, je me dois de jouer le jeu et de revêtir non pas la tenue du chercheur camouflé, mais de l'habitant archiviste. Autre point important, je serai amené à rester habiter sur le terrain une fois mon travail d'enquête achevé. C'est pour toutes ces raisons que je souhaite avant tout me comporter en "simple voisin", notamment avec les habitants les plus susceptibles d'échanger avec nous. Maintenant que j'ai pu rencontrer mes voisins directs, il est temps d'étendre mon rayon de recherche à l'ensemble de l'îlot. Cependant il devient moins évident d'entretenir un lien de "simple voisinage" avec des habitants plus lointains. On n'a beaucoup moins de chance de les croiser sans forcer un peu le destin. Ainsi, la démarche assumée du chercheur pourrait venir reprendre le dessus, dans la mesure où des interactions spontanées et naturelles sont beaucoup moins susceptibles de se produire.

Pour cette seconde phase d'enquête, je compte changer de protocole et adopter une posture de recherche plus assumée et ouverte. Mon statut de chercheur est communiqué d'emblée et la participation volontaire des voisins souhaitée. La période estivale me semblait appropriée pour initier un "appel à participant".

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Hugo
47 rue de la Martinière

Chers voisin, chère voisine,

Étudiant master à l'école d'architecture, je mène actuellement un travail de recherche autour d'un espace de vie souvent insoupçonné : le jardin.

Nous entretenons tous un rapport particulier avec notre jardin. On y reçoit, on s'y ressource, on y cultive, on y fait rien, on y joue, on y collectionne les fleurs, on en chasse les animaux, on y nourrit les oiseaux, on coupe, on y construit, on laisse pousser. Les usages sont multiples et variés.

Nous avons tous notre expérience du jardin et elle est unique. À travers mon travail, je souhaite identifier les usages et leurs impacts sur la biodiversité en ville, ainsi que le potentiel social des jardins.

Si vous souhaitez partager vos savoirs, faire découvrir votre expérience du jardin, ou simplement rencontrer et échanger avec vos voisins, n'hésitez pas à me contacter en laissant un mot dans ma boîte aux lettres, ou un message au numéro de téléphone ci-joint !

En vous souhaitant une belle fin d'été.

Hugo

PS : Voici des exemples de thèmes que je traite dans ce travail de recherche et qui pourraient vous inspirer :

- Nos usages à long terme dans le jardin, ce que nous faisons, ou ne faisons pas, tout cela influe sur la biodiversité en ville. De quel type de nature notre jardin est-il le garant ?

- Le jardin est une pièce à part entière de la maison, un espace qui nous accompagne tout au long de notre vécu, et nous révèle parfois l'histoire de nos habitats, de nos quartiers.

- Le jardin peut être source d'échanges, de collaborations, de rencontres et peut jouer un véritable rôle social au sein des quartiers.

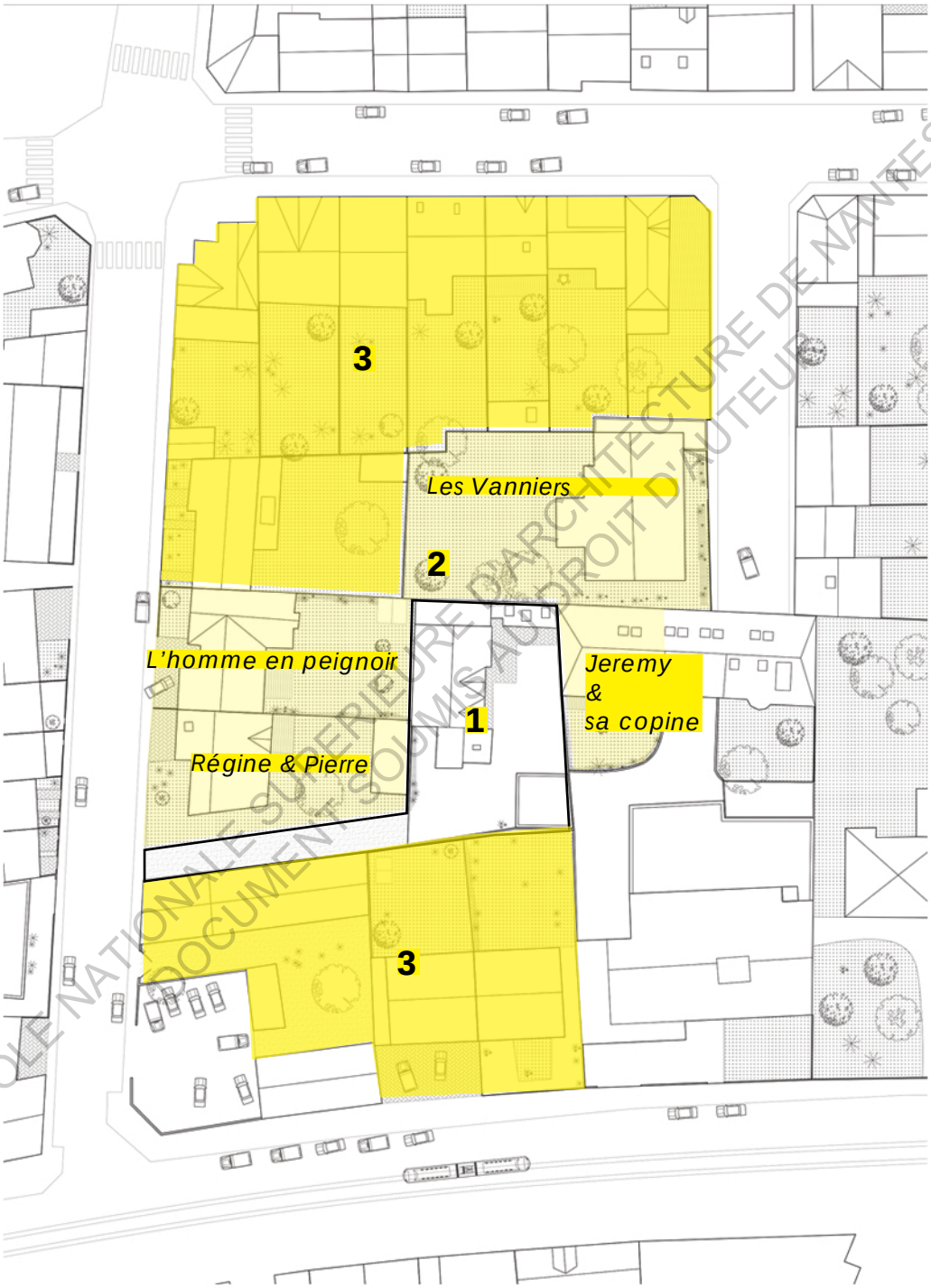
ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 *La coloc*

2 *Voisins du périmètre resserré : observation participante, couverte et périphérique*

3 *Voisins du périmètre élargi : appel à participant*

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE SYNDROME DE LA TONTE COMPULSIVE

Malo habite avec nous depuis cet été. Cet ami jovial et volontaire s'est tout de suite pris au jeu de la "vie en communauté" de la coloc'. Il a par exemple décidé de prendre en charge le nettoyage de certains murs extérieurs de la maison. Le travail en extérieur étant toujours plus agréable en été...

Un mercredi après-midi, nous décidons de tondre la pelouse. La machine est de plus en plus contrariée, mais j'arrive tout de même à la démarrer. Ma dextérité s'est grandement améliorée depuis mes premiers coups d'essais : quelques courbes et créneaux bien manœuvrés et l'affaire est conclue en une quinzaine de minutes. Je remballe le matériel quand soudain retentit au delà des murs un ronronnement de tondeuse. Quelqu'un dans l'îlot s'est pris d'envie pour une petite tonte, juste avant la sieste. Le phénommène ne nous aurait pas intrigué si une deuxième tondeuse ne s'était pas déclenchée de l'autre côté de la maison, quelques minutes plus tard. C'est une épidémie. En moins d'une heure, se sont trois tondeurs compulsifs qui se sont réveillés suite à notre passage. Ce genre d'anecdote, aisément identifiable dans l'inconscient collectif, est mentionnée par plusieurs travaux.

Pour Françoise Dubost les habitants d'un même ensemble bâti, d'un même îlot, peuvent opérer une forme de mimétisme, ou essayer de faire au moins aussi bien que les voisins, par obligation morale[1], pour ne pas être jugés négativement. L'entretien du jardin peut se faire par conformisme, en lien à des pressions plus ou moins invisibles. Je me rappelle par exemple différents épisodes qui ont pu influencer notre entretien du jardin...

La fois où la copine de Jeremy m'avait directement demandé d'élaguer les arbres, pouvait s'apparenter une forme d'influence au premier degré puisqu'il s'agissait littéralement d'une requête. Mais à l'opposé, le fait de rentrer chez moi et être pris d'envie de jardiner par le simple fait de croiser Pierre et Régine dans leur jardin, en train de l'entretenir, peut aussi être vu comme une forme d'influence involontaire. Car sans pour autant tout considérer sous le prismes des pressions sociales, de la concurrence, on peut aussi admettre que la volonté de s'investir dans son jardin et le plaisir qui s'en dégage peut se transmettre aussi facilement.

Ainsi, Françoise Dubost affirme au sujet des lotissements pavillonnaires : « Leur qualité majeure […] est de constituer un espace collectif. Le lotissement n'est ni

1 *DUBOST, Françoise. Les Jardins Ordinaires*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

privé, ni public, c'est l'espace commun d'un groupe. Ce n'est ni le jardin individuel replié sur lui-même, ni le jardin public livré à la foule, mais un lieu créateur d'échanges et de solidarités de voisinage.»

On constate que le passage de la gouvernance privée à la gouvernance collective peut se réaliser lorsque les jardins et leurs habitants sont ouverts les uns sur les autres. Les usages et pratiques peuvent s'imiter, se copier, se transmettre, s'apprendre, s'enseigner. Qu'ils soient favorables ou non à une forme ou une autre de biodiversité. Le potentiel écologique des jardins se joue peut-être à peu de chose. A une oreille attentive, ou au lointain bourdonnement d'une tondeuse.

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SEPTEMBRE



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

LE JARDIN NOURRICIER

Le potager continue de donner herbes, tomates, courgettes tout au long du mois. Même un inespéré doubeurre (courge butternut) est en train de grandir sur la butte n°1. S'il est toujours autant agréable de récolter au jardin, l'heure de faire le décompte approche et il est plutôt évident de constater que l'expérimentation présente un budget largement déficitaire. Bien évidemment, il ne s'agissait pas de tenir un tableur en vue d'un retour sur investissement, et j'étais conscient depuis le début que ce premier cycle d'expérimentation serait sujet à de nombreux échecs, d'autant que l'implantation de zones potagères sur un sol vierge, non prédestiné à la culture demande souvent plusieurs années avant de vraiment devenir productif. Quoi qu'il en soit voici un décompte de ce qu'il aura été nécessaire pour réaliser ce potager.

6 sacs 40L de terre végétale : 66€
1 sac 50L de paillis de lin : 10€
1 sac 20L de fumier de ferme : 12€
sélection de graines : 20€
Grimoire Kokopeli : 60€
Eau : non indiqué mais énorme si l'on considère la période de fin mai à fin août.

Et voici le produit des récoltes (jusqu'à mi octobre) :
7 courgettes
5 salades de petites tailles
4 à 5 kilos de tomates cerise
3 tomates noires
1 doubeurre
des herbes (basilic, ciboulette, thym, persil, menthe)

Graciela Arosemena[1], explore un panel de villes qui ont introduit l'agriculture dans leur planification urbaine. Elle nous explique notamment comment La Havane, à travers le blocus que subit Cuba dans les années 90, a vu l'agriculture urbaine traditionnelle, devenir un enjeu de sécurité alimentaire urgent, que l'état ne tardera pas à institutionnaliser à travers une politique de

1 *AROSEMENA, Graciela. Agricultura Urbana : Espacios de cultivo para una ciudad sostenible*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

coordination et la mise en place d'équipements. En 2000, 22000 habitants cultivent 8 778 ha de terrain pour leur consommation et la redistribution, en grande partie en milieu urbain. Le développement du système dit agroponique démontre une efficacité impressionnante dans des espaces souvent restreints, où les rendements peuvent atteindre 20kg de fruits et légumes par m² cultivé. Si l'on s'amuse à pousser la comparaison, mon petit potager aura péniblement produit environ 8 kilos de denrées. Soit un rendement approximatif de 3kg/m².

Ironiquement, le mois de septembre vient me rappeler avec force les capacités naturelles de production du jardin. La vigne et le noisetier, restés jusqu'ici presque inaperçus car situés de part et d'autre de l'allée d'entrée, se sont réveillés en fin d'été avec plusieurs kilos de fruits pendus à leurs branches. Sans que l'on se soit occupé d'eux, ils avaient rempli leur devoir d'angiospermes, bien aidés par un été chaud et ensoleillé.
Un soir en rentrant chez moi, je croise Régine, qui s'affaire, tout sourire, de l'autre côté du grillage. « Il faut vite cueillir sinon les oiseaux vont se régaler ! »
Tous les ans, la vigne donne un peu de raisin, blanc, me confirme-t-elle. « Mais cette année, c'est incroyable. »Au final j'ai récolté 7kg de raisin. Je ne sais pas combien en ont cueilli Régine et Pierre. Quant aux noisettes, Romain et Léa en ont ramassé près de 6kg, avant d'en avoir marre.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La tomate du facteur

La capacité de résilience et la force de production autonome du jardin se sont aussi illustrées à travers un mystérieux phénomène, qui s'apparente une fois de plus à un pied de nez moqueur. Rappelons-nous que j'avais tenté l'expérience en avril de semer les fleurs de Nantes au pied de ma boîte aux lettres. Et bien ça n'a pas marché. Rien n'a poussé et ma boîte aux lettres arbore toujours cet autocollant un peu ridicule. Pourtant, depuis cet été, pousse au même endroit un pied de tomate non identifié. Il a fallu attendre suffisamment longtemps pour en avoir le cœur net : il ne correspond avec aucune des deux variétés de tomates (noires et cerise) que je cultive au jardin. La seule explication possible tient du fait que c'est aussi l'endroit à proximité duquel on vient déposer les poubelles. Je me dis alors que si l'hypothèse s'avère exacte, on atteindrait alors un niveau d'ironie jusque-là inégalé au cours de ce mémoire. D'autant que le pied en question est insolent de vigueur et porte à maturité une demi-douzaine de fruits. Ça amuse beaucoup Pierre et Régine, qui ont même tuteuré le monstre. Si les tomates mûrissent avant l'arrivée du froid, on se les partagera.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #6 : LES CHIENS DE GOUTTIERE



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PORTRAIT #6 : LES CHIENS DE GOUTTIERE

Je n'ai jamais rencontré les habitants de la longère, les logements sociaux, les « porteurs de précarité » comme disait une de mes voisines. Parfois, un peu de grabuge, leurs chiens qui aboient en début de soirée, ou des poubelles trop remplies, trahissent leur présence. Les volets sont souvent clos ou abaissés. En revanche, comme la porte d'entrée est presque toujours ouverte, les chiens peuvent aller et revenir sans contrainte. Ces chiens, tout le monde les a croisé une fois au moins.

«Avec mon compère, on va où on veut, quand on veut. La porte reste ouverte. Presque tous les jours, presque toutes les nuits. On sort, on se balade. On s'amuse. On court vers les gens, voir à quoi ils ressemblent. Des fois ils prennent peur. C'est pas comme si on allait les chiquer. Nous on veut juste se dégourdir. On explore, on fouine. Des fois il y a des trucs à voir dans les poubelles, on fait un tour du pâté de maisons, on gueule un peu sur les chats du quartier. Qu'est-ce qu'ils sont agaçants, ceux-là, aussi. Ils pensent être les seuls à pouvoir se passer de la laisse. Ça doit leur faire tout drôle de voir de vrais chiens de gouttière. Ils jouent les sans-maîtres, mais ils sont bien contents d'avoir les croquettes dans la gamelle et une place sur le canapé. Ils n'ont pas de reconnaissance. Nos maîtres à nous, on les estime, vraiment. On est avec eux, dans les bons et mauvais moments. Alors oui, ils ont leurs défauts, leurs humeurs, ils nous engueulent parfois, mais on ne laissera personne les emmerder. S'il faut se battre on sera là. On l'a déjà fait. Les gens du quartier nous regardent bizarrement, nos maîtres et nous. Je pense qu'ils se méfient de nous parce qu'on est pas comme eux. Eux, leurs chiens, il sont tout propre, tout brossé. Croquettes matin et soir et deux sorties de 30 minutes par jour, la laisse au cou, pour aller au parc ou à un canisite. L'angoisse. Nous on chie où on veut et c'est ça qui les emmerde. Sur les trottoirs, leurs pelouses, leurs allées, dans leurs fleurs… Des voisins ont même mis un panneau dans leur parterre de fleurs, il semblerait que ça nous concerne, étant donné la silhouette familière qui en ressort. Mais bon, on nous a jamais vraiment empêchés de quoi que ce soit jusque là. On fait même sur les tomates qui poussent sous la boite aux lettres des petits nouveaux. Ils sont marrants les petits nouveaux. On les croise parfois, tard le soir. On les repère de loin et on cavale vers eux, ils ont tous des réactions

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

différentes. Il y a ces deux filles qui grimpent sur le muret quand elles nous voient débouler, elles sont mortes de trouille, ça nous fait bien rire. Le grand à lunettes, il fait mine de ne pas nous voir, mais ça se voit qu'il ne sait pas s'y prendre avec les chiens. Je pense que je les aime bien. On essaye de les suivre quand ils arrivent dans la rue sur leur vélo, mais une fois dans leur allée, leur portail se referme. Je me demande à quoi ça ressemble chez eux, de l'autre côté de la grille. Mon compère y est allé, lui, une fois. Ça ne s'est pas très bien passé. Il était tard, il s'est discrètement glissé avant que le portail ne se referme, personne ne l'avait repéré. Enfermé dans le jardin, il a commencé à paniquer. Il gémissait mais personne ne se doutait que les bruits venaient du jardin. Et puis il s'est énervé, s'est défoulé sur une plante en pot. C'est à ce moment qu'ils se sont agités. Ils ont ouvert le portail et l'ont viré, super énervés. Mais je suis sûr qu'ils ne lui en veulent pas. Sinon ils seraient allés voir les maîtres depuis longtemps pour râler, non ? »

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

OCTOBRE



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
CONTENU PROTÉGÉ PAR LES DROITS AU DROIT D'AUTEUR

LE RETOUR D'ERIC

Fin octobre. Depuis plusieurs nuits, un raffut vient perturber le calme apparent de la maison. Ça vient de la véranda. Tintement de la gamelle de Terton, et Terton réfugié dans la chambre de Romain. Il n'y a pas d'hésitation possible. Eric le hérisson est de retour. Techniquement, on n'a pas vraiment pu vérifier qu'il s'agissait bel et bien d'Eric. Mais accueillir un deuxième hérisson au jardin n'est pas pour nous déplaire. Depuis que la chaleur d'été a disparu, et que l'humidité automnale imprègne le jardin tout entier, les limaces et les escargots savourent leur revanche et finissent d'achever les petites courgettes et apportent le coup de grâce aux plants de poivrons, déjà mals en point.
Cette fois-ci, le visiteur a fait fort. Romain a très clairement discerné ses intentions. « Il a essayé de se barrer avec la gamelle entière. Elle était là, devant la chatière. Il l'a trainée à travers toute la véranda ! »
La nuit suivante je retombe nez à nez avec Eric. Il est posté à coté de la gamelle du chat. Immobile, le regard fixant un point inconnu mais apparemment très intéressant de la véranda. Je te vois Eric.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TRIBUNE

Rats, pigeons, lapins… Ces animaux dont les villes ne veulent plus

Par Philippe Reigné, agrégé des facultés de droit, professeur du Conservatoire national des arts et métiers (Cnam) — 22 décembre 2016 à 16:33

On s'acharne contre ceux que l'on appelle des animaux «liminaires». Ni domestiques ni sauvages, ils vivent avec nous en ville. Mais pourquoi l'espace urbain serait-il réservé aux êtres humains ?

Tribune pour Libération, 22 décembre 2016

L'Homme, en constituant les milieux urbains, et en se définissant ainsi comme «espèce urbaine» évoluant dans un espace humain, a cultivé une vision dichotomique le rattachant à l'urbain, tandis que le monde animal devait se cantonner aux sanctuaires de la Nature sauvage. John Baird Callicott souligne les limites de la muséification de la nature au sein des réserves naturelles :

« Plus une culture devient civilisée, plus elle se distancie elle-même de la communauté biotique. Civilisation veut dire urbanisation – habiter dans, participer à un environnement artificiel, humanisé ; et percevoir en conséquence l'extériorité et l'aliénation de la nature. Avec le développement de la civilisation, les entités naturelles non-humaines ont été dépossédées de leur statut, qui en faisait des membres importants de la communauté morale. »

J. BAIRD CALLICOTT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ainsi, les animaux ne pourraient être que sauvages, les seuls à avoir notre approbation dans le giron de la ville seraient les animaux domestiques ou ceux, comme certains oiseaux, qui jouissent d'un statut d'apparat dont la présence nous est agréable, esthétique. Dans cette logique, l'Homme des villes a tendance à considérer les animaux liminaires comme des envahisseurs. D'où une délégitimation quasi systématique de leur présence parmi nous.
Will Kymlicka et Sue Donaldson pointent le paradoxe du statut des liminaires[1]. D'un point de vue « évolutif », ils font partie des espèces animales qui ont connu la plus grande réussite, étant donné qu'ils ont élaboré de nouvelles façons de survivre et de prospérer dans un environnement régi par les humains. Alors que d'un point de vue « juridique et moral », ils font partie des animaux les moins reconnus et les moins protégés. Ils sont même parfois les cibles de campagnes d'exterminations, comme il est question dans l'article de Philippe Reigner.
Kymlicka et Donaldson poursuivent : s'ils acceptent et considèrent les animaux dits « sauvages » ou « domestiques », de nombreux humains refusent l'idée d'animaux sauvages vivant parmi nous car ils les perçoivent comme un affront à notre conception de l'espace humain.

Kymlicka et Donaldson vont même plus loin en opérant l'analogie entre l'animal liminaire et l'immigrant, le réfugié : « *Les zones urbaines constituent leur foyer et leur habitat car ils n'ont nulle part où aller* », « […] *les campagnes de relocalisations inutiles* […] *n'arrangent rien et contribuent souvent à empirer la situation*. »

« Dans un article fascinant, intitulé *Comment les pigeons sont devenus des rats,* Jerolmack dresse la carte des différentes attitudes adoptées envers les moineaux et les pigeons aux Etats-Unis. Il montre comment les termes utilisés pour décrire les oiseaux « nuisibles » reflètent ceux qui sont utilisés pour désigner les groupes humains stigmatisés comme les migrants, les sans-abris, ou les homosexuels. Les animaux indésirables sont stigmatisés en étant assimilés à des êtres humains indésirables (et vice versa). »

Je me suis longtemps posé la question du statut d'un individu comme Terton. Il a démontré son attachement à un territoire et à un environnement en renonçant à suivre les humains qui l'avaient élevé et nourri. En ce sens, j'aurai pu le rapprocher de la catégorie des liminaires « *opportunistes* », décrite dans Zoopolis comme «

1 *KYMLICKA Will, DONALDSON Sue. Zoopolis, Une théorie politique du droit des animaux*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

généralement dépendants des êtres humains. Ils vivent des ressources offertes par les lieux d'habitation humaine, mais la plupart d'entre eux ne dépendent pas d'une relation avec un être humain en particulier, et ils sont souvent capable de s'adapter aux changements des activités humaines. »

L'ouvrage prône non seulement l'acceptation de droits de bases pour les animaux de manière globale (animaux d'élevage, animaux sauvages…), mais aussi l'acceptation de situations plus spécifiques dans lesquelles il est nécessaire de reconnaître que les animaux sont des sujets individuels. Il faut donc admettre qu'ils soient « *membres de communautés (les nôtres et les leurs) interdépendantes, fondées sur des liens de réciprocité et de responsabilité*. »
Cette vision va à l'encontre d'une théorie du droit des animaux préexistante, qui ne se préoccupait de la rupture pure et simple de toute relation entre les animaux et les humains, car ces derniers leur causeraient irrémédiablement du tort. En effet, elle tend justement à démontrer que les humains comprennent et prennent soin des animaux souvent « *parce qu'ils ont établi une relation avec eux, en les observant, en passant du temps à leur côté* », et rejoint le point de vue pragmatique de J.Baird Callicott selon qui «*L'Homme peut enrichir les communautés biotiques*.»

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ENQUETE SOCIOLOGIQUE : ESPOIRS ET REALITES

« La formation du novice doit prévenir deux faux espoirs : les échecs sont nombreux, explicables (les accès au terrain sont difficiles, le secret est presque toujours opposé, les barrières sont nombreuses). Les chercheurs subissent la suspicion dans l'interaction (il faut accepter le rôle d'indiscret). […] Un deuxième point qui peut décevoir tient au fait que la sociologie observationnelle n'envisage pas de se placer dans le monde des théories comme le fait la sociologie déterministe ou critique ; elle ne formule pas, dès la sortie, une nouvelle théorie, ou la variante d'une ancienne. »

Jean Peneff

La période estivale s'est achevée sur une note amère. Mes avances auprès des habitants du second périmètre se soldent par un zéro pointé. Aucun retour des neuf maisons sollicitées. Même si je ne m'attendais pas à une participation fleuve, cette absence de résultat (qui en soit peut avoir la valeur d'un résultat, m'explique Frédéric Barbe), pour une première expérience, me fait l'effet d'une petite claque. La surprise tient peut-être aussi du fait que certaines des maisons ciblées avaient aussi été invitées à la crémaillère[1], à laquelle certains de leurs habitants avaient assistés. Je pense par exemple à ce jeune couple et leur enfant, ou Henri et Marie-France, qui était passée nous voir après avoir manqué l'événement pour échanger les contacts. Il est un peu hasardeux de tenter d'interpréter ces résultats et leur unanimité. Mais l'on pourrait tenter de les expliquer par le fait que nous nous situons dans un quartier résidentiel et plutôt aisé au sein duquel l'habitant s'estime en droit d'exiger calme et tranquillité. On peut comprendre que cette initiative, insolite dans son contenu, vienne bousculer une sérénité et un rythme de vie sur lesquels ils ne sont pas prêts à faire de concession. Un autre élément qui a pu en repousser plus d'un : l'appel à volontaire supposait de faire l'effort de me retourner un mot ou un signe pour manifester son désir de participer. Je souhaitais par ce biais m'assurer de la bonne volonté des participants, je n'avais pas l'intention de les mettre dos au mur. J'espérais que leur participation soit le fruit de leur volonté. Seulement, cela signifie sortir de sa zone de confort et s'exposer. Peut-

1 *Voir LA CREMAILLERE DES VOISINS, p24*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

être ai-je été un peu naïf, trop timide. Peut-être aussi faudra-t-il questionner l'usage de certains éléments lexicaux. Le terme "biodiversité" est-il vraiment adapté? Ne faudrait-il pas plutôt aborder la problématique environnementale à travers le prisme de l'esthétique, de la qualité du cadre de vie, termes permettant une appropriation plus aisée de la part des non-initiés, et donc susceptibles de fédérer les habitants ? Il faudrait aussi ajouter que ces notions sont autant de focales permettant d'explorer les rapports entre humains et non-humains...

En parallèle, les contacts et échanges entre voisins se poursuivent au sein du périmètre rapproché, selon différents degrés d'intensité. Notre voisin du 43 me regarde toujours de loin, avec méfiance[2]. Notre rencontre en avril semble depuis avoir éveillé en lui une forme de suspicion. Les Vannier sont toujours aussi aimables, nos maisons ne donnent pas sur les mêmes rues, mais nous échangeons par sms de temps en temps avec Daniel. Je crois qu'il s'est un peu embrouillé avec mon propriétaire au sujet de son pin noir qui surplombe notre véranda, la bombardant à l'occasion de pommes de pin. Mais nous nous entendons bien. Teddy l'élagueur est passé chez eux suite à mon tuyau, et il se retrouve maintenant à entretenir le jardin de leurs enfants, à Pornic! L'élagage, c'est peut-être le premier élément cohésif, générateur d'échanges et influençant ce qui semblerait être les prémices d'une gouvernance collective...
Il s'agit notamment d'un des principaux prétextes d'échanges avec Jérémy et sa copine. Nos voisins Pierre et Régine sont peut-être les habitants avec lesquels nous entretenons le plus de rapports. Echanges de matériel, de produits cuisinés (excellente confiture de framboise) et de services, mise en commun de certaines tâches au jardin, de récoltes. Leur venue pour un diner à la coloc' au cours du mois d'octobre viendra confirmer une relation amicale naissante.

Je commence à penser à « l'après-mémoire ». J'habiterai toujours au milieu de ce qui aura été mon terrain d'étude. Cet exercice d'observation aura été un moyen de m'ouvrir à un nouveau niveau de lecture de la vie dans l'îlot. Je doute que le fait de déconstruire ces outils d'observation, d'action, soit bénéfique, voire même réalisable. Il n'y aura en somme pas de « retour à la vie normale » (même si le terme est un peu caricatural). Une nouvelle saison de potager est à venir, et le thème de la biodiversité urbaine est encore un vaste champ d'enquêtes et d'études que je souhaite poursuivre.

2 *Voir PREMIERS CONTACTS, p.60*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les îlots de jardins semblables au mien sont nombreux à Nantes. Les études qui abordent la biodiversité urbaine à travers la mosaïque qu'ils forment aussi. Le travail notamment effectué par l'Atelier Parisien d'Urbanisme en 2010, traduit un intérêt grandissant pour les espaces verts privés et leur rôle dans la biodiversité urbaine. On a pu constater que Nantes convoitait la première place des « Villes les plus vertes de France. » Mais au-delà du symbole et de son rayonnement, comment procède la métropole au sein de sa politique de développement urbain ? Et quelle est la place des jardins privés dans ses actions ?

Pour en savoir plus, je suis allé rencontrer Jérôme LeJeloux, dans les locaux de Nantes Métropole (NM).
Jérôme est chargé de développement urbain, sur les quartiers Hauts-Pavés – Saint-Félix et Breil – Barberie. Il est préposé au développement d'opérations urbaines, au suivi d'étude, et à la concertation habitante. Il travaille au sein d'une des deux Directions Territoriales d'Aménagement, celle de Nantes Ouest.

JL - *Je n'identifie pas d'actions directes de NM pour pouvoir favoriser la biodiversité dans ces jardins-là, mais plutôt d'acteurs satellites comme Écopôle, une structure associative, en partie financée par NM, qui travaille notamment sur les jardins naturels. L'idée est de permettre aux habitants détenteurs de jardins de partager leur savoir sur la biodiversité dans les jardins. Et donc reconnaître les jardins qui seraient labellisés « Jardins naturels ». Ça s'étend aussi aux jardins familiaux et jardins partagés.*
Sinon dans l'action de l'urbanisme de NM, il y a un nouvel outil qui va se développer dans le PLU Métropolitain : les espaces paysagers à protéger. Ça nous permettra de protéger des cœurs d'îlots pour éviter qu'ils ne soient urbanisés ou densifiés, car souvent l'enjeu dans ces quartiers-là c'est le découpage parcellaire. Les propriétaires découpent un morceau de leur jardin pour construire une habitation.
L'approbation du PLU métropolitain est attendue pour fin 2018. On a pas systématisé la protection des cœur d'îlot. On a perçu une importance sur certains îlots parce qu'il y avait notamment des enjeux de visibilité depuis l'espace public, et c'est ça qui nous intéressait en premier. Il y a parfois des débordement de végétation sur la rue, qui sont super intéressant pour le paysage de la rue, et ça c'est notre priorité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

On ne vient pas forcément chercher les cœurs d'îlot qui ne sont pas visibles depuis l'espace public. Mais il y a aussi une autre règle dans le PLU qui sera égalemet intéressante, c'est le coefficient de biotope par surface. L'idée est, à l'échelle d'un projet de construction, d'évaluer la part des surfaces éco-aménageables. C'est à dire qu'une terrasse plantée, avec 10-20 cm de substrat, n'aura pas le même coefficient qu'un espace de pleine terre. Et à l'échelle d'un projet il y aura un certain coefficient à atteindre, en prenant compte de l'ensemble de ces surfaces éco-aménageables.

H - Les prescriptions qui exigent le maintien d'une proportion de terre pleine dans certaines zones du PLU existant ne suffisent plus ?

Non, ça ne suffit pas à endiguer le phénomène. La surface de pleine terre exigée varie selon les zones

H - Comment sont choisis ces ilots à protéger ?

JL - *Ça peut être par repérage terrain, ou suite à des démarches Plan Paysage Patrimoine (PPP) qu'on a convenu avec des habitants.*
Ce n'est pas une approche règlementaire, c'est vraiment une approche citoyenne. Sur le quartier Breil-Barberie par exemple, on a conduit en 2013 ce que l'on a appelé un diagnostic sensible du paysage, où des habitants ont souligné l'intérêt de ces cœurs d'îlots (il me montre une série d'îlots entre bd des Américains et bd de Longchamp) entièrement concernés par les jardins privés.
L'idée était de travailler sur la notion de perception, mobiliser les différents sens quand on se promène dans l'espace public. Les habitants ont donc réalisé des reportages photos, des carnets de déambulation dans lesquels ils étaient amenés à retranscrire ce qu'ils ressentaient[1].
Ça a donné lieu à ce document qui permet de nous donner des points de vision par rapport au paysage du quartier. Ils parlent par exemple de « cette nature qui est présente mais peu visible depuis l'espace pubic, importante pour la biodiversité ».
Jusqu'ici les outils de la ville et de la métropole étaient assez limités c'est à dire que l'on peut avoir ponctuellement des espaces boisés classés au PLU (toutes les taches vertes que l'on voit) et dans ce cas il y a interdiction d'abattage et la ville doit être consultée par les propriétaires en cas de défrichage ou de coupe. Mais sur tous ces

1 *Nantesco : https://www.nantesco.fr/home/quartiers/breil-barberie/participer/2015/plan-paysage-et-patrimoine-breil.html*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

jardins qui n'ont aucune protection aujourd'hui au PLU, on n' a pas de regard. Et c'est tout l'enjeu du PLU métropolitain, qui va être approuvé en 2019, de pouvoir mettre en place dans ces cœurs d'îlot des espaces paysagers à protéger, afin d'éviter le découpage parcellaire. Et c'est cette densification, qui se fait de manière assez douce, puisqu'on n'en a pas la perception depuis l'espace public. Aujourd'hui, c'est un peu le passager clandestin de l'urbanisme. Il faut que l'on maîtrise d'avantage ces mutations qui se passent dans le tissu pavillonnaire, et qui sont réelles puisque toutes ces maisons sont en cours de rachat par de jeunes couples avec enfants et qui souhaitent étendre leurs constructions. Certains ont plutôt des stratégies patrimoniales qui consistent à diviser la parcelle pour vendre une partie du terrain – et sur ce quartier ça se vend à 1000€ le m², donc dès lors que l'on dispose de 200 m² on voit la culbute qui peut être intéressante. Donc c'est vrai : ces jardins sont fortement sous pression.

Une autre action, indirecte, sur la question des jardins : c'est le souhait de développer le compostage[2]. C'est une action que déploie aussi la métropole, qui souhaite limiter les apports en déchets verts en déchetterie. Aujourd'hui on a beaucoup de particuliers qui ramènent des tailles de haie, des tontes, etc. C'est un non sens déjà parce que ça génère un transport vers la déchetterie, puis un second vers l'unité de traitement… Et ça prive les jardins de ces apports biologiques. Donc l'idée est de favoriser à l'échelle de la parcelle ces déchets verts, en développant le broyage de proximité. Pour cela sont donnés dans les quartiers des rdv ponctuels avec un broyeur. Les gens amènent leurs déchets et repartent avec leur broyat. C'est mené par la direction des déchets, à NM.

H- Est-ce que l'ensemble de ces initiatives (diagnostics sensibles, PPP, coefficient de biotope par surface...) vont se rattacher à des travaux de repérage de trames vertes ?

JL - *On a lancé une étude sur le quartier Haut-pavé/St-Félix, qu'on a appelé « trame paysagère et piétonnière ». En effet ce qui nous intéresse c'est de pouvoir relier le paysage à la pratique et aux usages, et notamment piéton, car ça fait partie des modes de déplacement alternatifs à la voiture qu'on souhaite vraiment développer. L'idée de cette étude c'est de repérer ce qui fait le paysage dans le quartier, repérer*

2 *Nantes Metropole : https://www.nantesmetropole.fr/pratique/dechets/le-compostage-23193.kjsp*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les grosses structures paysagères, en y incluant aussi les cœurs d'îlot dont on parlait, pour montrer justement qu'ils forment un réseau. Tout l'enjeu étant de les connecter, et d'éviter qu'ils soient morcelés, ce qui contribue à la biodiversité ce sont les échanges, la continuité écologique. Cette étude a donc cet objectif-là : repérer cette armature paysagère et identifier quels îlots seraient franchissables pour les cheminements piétons, car pour pouvoir se rendre à l'école, aux commerces, au tram, il faut avoir une diversité de parcours piétons, et pouvoir raccourcir au besoin les cheminements. On attend les conclusions de l'étude pour l'automne 2018.

H - L'APUR[3] a établi une cartographie assez poussée des espaces verts publics et privés sur la zone regroupant les 4 départements centraux[4]. S'en dégage une lecture efficace des potentialités que représentent ces réseaux et maillages écologiques en milieux urbains. Quelle est l'approche de la métropole nantaise ?

JL - *Il n'y a pas d'approche aussi systématisée. À Nantes on est plus parti sur des usages et des ressentis des habitants, et c'est, je pense, ce qui fait la singularité de Nantes pour l'instant. Une approche sensible, dans le cas des plans paysages patrimoines. Il y a des attentes et des désirs du côté des habitants. Mais il nous manque, c'est vrai, cette approche parisienne, un peu plus scientifique, objective. L'Apur travaille sur un cadre beaucoup plus dézoomé, une échelle supérieure.*

Pour revenir aux trames, on parle beaucoup des 5 branches de l'étoile verte nantaise, mais on pense en général assez peu à ce qu'il se passe entre ces vallées. Nous, à l'urbanisme, tout l'enjeu va être de montrer qu'il y a des enjeux de connectivité entre les vallées. Et c'est justement en prenant appuis sur ces cœurs d'îlots privés que l'on va pouvoir créer ces passerelles écologiques. C'est un peu le principe du pas japonais. Dans ce sens, l'espace public peut jouer un rôle majeur. Quand un cœur d'îlot assez fermé se connecte mal à un autre, l'espace public peut faire la connexion. Or, beaucoup de rues ne sont pas plantées aujourd'hui. Il y a un fort potentiel, à travers l'espace public, de reconquête du paysage et du végétal.
Dans le future PLU métropolitain, il me semble qu'il y aura des prescriptions sur les clôtures (il sort le règlement « il n'est pas officiellement communicable encore »). « Les clôtures doivent permettre le passage de la petite faune et ne doit pas créer d'obstacle à l'écoulement des eaux »… Bon, ça reste assez général...

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 *APUR : Atelier Parisien d'Urbanisme*
4 *RIBOULOT-CHETRIT, Mathilde. « Les jardins privés : de nouveaux espaces clefs pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? »*

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le jardin peut être vu comme une pièce annexe de la maison. Si l'on s'y penche attentivement, on peut y lire les marques déposées par ses habitants. Il dévoile leurs pratiques et les usages, la façon dont ils s'y investissent, l'entretien qu'ils en font, ou qu'ils n'en font pas.

Pourquoi le jardin induit-il un entretien particulier ?
Pourquoi faudrait-il forcément s'en occuper ?

J'ai beaucoup discuté, avec ma colocataire Marina, du besoin d'agir au jardin, et du rôle de représentation qu'il porte, des codes qui régissent les actions que l'on y mène. Le jardin comme espace intermédiaire, ni intérieur, ni extérieur, relève dans certains cas de l'intime tout comme il peut, à l'inverse, être mis à la vue de tous, et affirmer en quelque sorte un territoire, le début d'un royaume que nous régissons souverainement. Le jardin serait-il la partie visible de ce que cache une maison ? « Entretenir son jardin, c'est démontrer ses compétences à gérer son propre territoire.»
« Comme lorsque tu reçois du monde, que tu vas faire du ménage, ranger, préparer… le jardin c'est ce que les gens voient en premier. Les gens peuvent te définir en fonction de ce qu'ils voient et perçoivent.»

Pendant des mois, je me suis investi dans mon jardin. Le temps que j'y ai passé m'a permis peu à peu d'affuter mon regard sur les richesses fantastiques et ordinaires renfermées dans cet espace, tout comme l'îlot dans lequel il s'imbrique. Le travail en extérieur m'a maintenu attentif et au plus proche des mécanismes qui l'animent.

J'ai réalisé que le patrimoine écologique d'un jardin peut prendre une multitude de formes. Il peut être un lieu d'expérimentation, comme j'ai pu l'éprouver à travers la réalisation de mon petit potager, qui à défaut de productivité aura été le garde manger d'une foule de gastéropodes ainsi que d'un hérisson irrévérencieux. Certains usages et pratiques peuvent se révéler être de véritables exemples innovants de gestion écologique. C'est le cas pour le jardin des Vannier, authentique sanctuaire d'oiseaux, tandis que Régine et Pierre transforment dans leur atelier un vieux cerisier en pièces d'ébénisterie.

Un îlot met en contact des jardins, leurs biotopes respectifs, et leurs habitants. Dans cet entremêlement dense et resserré, le jardin peut être la pierre angulaire d'une multitude d'interactions sociales. Qu'il s'agisse d'échanges

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

cordiaux, d'observations distantes ou de conflits d'usages, l'ensemble de ces rapports ont un impact sur l'environnement de l'îlot. Lorsque Jérémy vient nous voir pour discuter des nuisances sonores dont il se sent victime, il va inconsciemment influencer notre comportement dans le jardin. Ces changements seront perceptibles à travers l'espace physique et sonore que nous libérons dans l'îlot, mais aussi à travers la bonne continuité de nos échanges futurs. Et ceux-ci concernent en premier lieu la gestion de nos jardins respectifs. A travers tous ces échanges, l'îlot se construit une biodiversité et un espace social qui lui sont propres.

Néanmoins, les jardins demeurent des propriétés privées. Leurs habitants en jouissent à leur convenance. Il reste donc très compliqué, malgré quelques timides règlementations extérieures, de s'assurer de la préservation de la biodiversité au cœur de ces espaces souvent clos et hors d'atteinte. Après tout, est-ce vraiment souhaitable d'imposer, à l'échelle globale, un mode de gestion écologique ? Ne serait-ce pas une perte, au vu de la complexité et de la richesse biotique permise par leurs gouvernances nébuleuses et spécifiques ? Dans tout les cas, il paraît bien illusoire de penser pouvoir fédérer tous les habitants autour de consignes imposées.

On peut cependant espérer que le dynamisme insufflé par quelques habitants seulement de l'îlot puisse servir de levier à l'engouement des autres pour la mise en place d'une coordination responsable et autonome des groupements de jardins privés. Ce mode de gestion horizontal et non imposé solliciterait d'avantage la participation et le savoir faire des habitants plutôt que des applications de systèmes élaborés à l'extérieur, et donc complètement déconnectés des réalités intrinsèques spécifiques à chaque îlot. Ce dynamisme ne se propagera qu'à travers un travail de terrain à long terme. On pourrait imaginer par exemple que mon invitation à participation, transmise aux habitants de mon quartier durant l'été, ne soit que la première d'une longue série de démarches.
S'il est de mon avis de compter avant tout sur la capacité d'autogestion habitante, il ne faudrait pas pour autant renier l'utilité et des services et des outils mis à disposition par la métropole, ainsi que la puissance de sa communication. Ces éléments clefs sont indispensables pour le déclenchement ou l'accompagnement d'initiatives citoyennes, comme nous avons pu le constater lors de notre visite chez les services de Nantes Métropole.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ARTICLES

BATHELIER, Virginie. « Des jardins dans les métropoles». Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines. 2012 http://www.popsu.archi.fr/popsu-europe/themes/des-jardins-dans-les-metropoles

MEULEMANS Germain, LABAT Tibo. « Le Chantier comme enquête : Ce que les sols des villes font à l'architecture ». 2015.

REIGNER, Philippe. « Rats, pigeons, lapins... Ces animaux dont les villes ne veulent plus ». Tribune pour Libération, 22 décembre 2016 < http://www.liberation.fr/debats/2016/12/22/rats-pigeons-lapins-ces-animaux-dont-les-villes-ne-veulent-plus_1536906 >

RIBOULOT-CHETRIT, Mathilde. « Les jardins privés : de nouveaux espaces clefs pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? ». Articulo, journal of urban research. 2015.

SOULÉ, Bastien. « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences-sociales ». Recherches Qualitatives – Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140.

OUVRAGES

AROSEMENA, Graciela. Agricultura Urbana : Espacios de cultivo para una ciudad sostenible. GG, 2012.

CALLICOTT, John Baird. Éthique de la terre: Philosophie de l'écologie. Wildproject, 2010 [Domaine Sauvage]. 328 pages.

DUBOST, Françoise. Les Jardins Ordinaires, L'Harmattan, 2000. 176 pages.

KYMLICKA Will, DONALDSON Sue. Zoopolis, Une théorie politique du droit des animaux. Alma, 2016 [Essai société]. 404 pages.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LASPANEZE, Baptiste. Ville sauvage : Marseille - Essai d'écologie urbaine. Actes Sud, 2012 [Hors-collection]. 208 pages.

LEOPOLD, Aldo. Almanach d'un Comté des Sables. Flammarion, 2000. 290 pages.

PELEGRIN, Dominique Louise. Stratégies de la Framboise – Aventures potagères. Autrement, 2003 [Passions Complices]. 222 pages.

PENEFF Jean. Le Goût de l'Observation – Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales. La Découverte, 2009 [Repères]. 239 pages.

SITES INTERNETS

Nantesco : https://www.nantesco.fr/home/quartiers/breil-barberie/participer/2015/plan-paysage-et-patrimoine-breil.html

Nantes Metropole : https://www.nantesmetropole.fr/pratique/dechets/le-compostage-23193.kjsp

SEVE : https://jardins.nantes.fr/N/Information/Telecharger/pdf/Seve-En-Quelques-Chiffres.pdf

FILMS DOCUMENTAIRES & VIDEOS

DEKARZ, Damien, Permaculture, Agroécologie etc..., vidéos visible depuis Youtube ou le blog La Graine Indocile < http://www.lagraineindocile.fr/ >

TORUN, Ceyda. Kedi – Des Chats et des Hommes, film documentaire, décembre 2017.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

EMISSION RADIO

JOURNO, Dany. Les mondes de la biodiversité urbaine. Lundi 4/01/2016, France Culture. Présenté par Stéphane Deligeorges, avec Philippe Clergeau et Nathalie Machon < https://www.franceculture.fr/emissions/continent-sciences/les-mondes-de-la-biodiversite-urbaine >

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A travers le récit d'observations, d'expérimentations, et d'enquêtes : immersion au coeur d'un îlot de jardins de ville, à la découverte de ses mécanismes socio-écologiques.